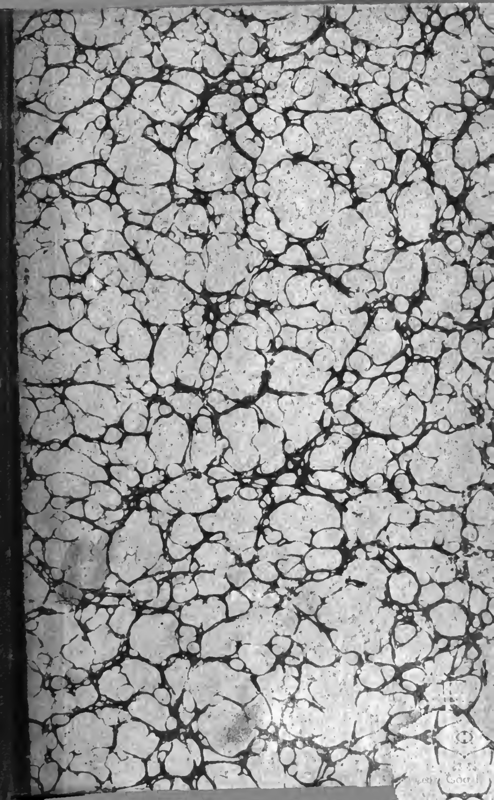
PALLI

Digitized by Google

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala O.S.
24 - VI - 15



Digitized by Google

III 24 VI 15

Digitized by Google

CIRCÉ

Digitized by Google

Il a été tiré de ce livre 60 *exemplaires de luxe numérotés, savoir :*

3	Nos 1 à 3 sur peau vélin.
9	Nos 4 à 12 sur papier de Hollande.
16	Nos 13 à 28 sur beau papier chamois.
32	Nos 29 à 60 sur magnifique jésus vélin superfin d'Angoulême.

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

Digitized by Google



Impie Chatain

Digitized by Google

23190

Digitized by Google

Imp^{ie} Chatain

Digitized by Google

23190

JULES JANIN

CIRCÉ

La Sirène pour ta chanson,
Circé pour ton échanson...
Je te plains, pauvre garçon!




Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI


BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DAUPHINE, 18

1867

Tous droits réservés

CIRCÉ

I

L'un des grands bonheurs de la vie humaine, aussitôt qu'on a passé l'âge, hélas! des meilleures passions, c'eſt de se hasarder le soir, par un temps pluvieux, dans l'antre horrible et charmant où se font les ventes de vieux livres, pour peu que la vente échappe au choix vulgaire, à l'amateur content de peu. Etroite eſt la salle, et sombre, à l'avenant. Quelques vieux libraires des deux sexes, assis à leur place accoutumée, attendent en grand silence un inſtant favorable; une douzaine d'amateurs, moins patients, jettent un coup d'œil d'envie aux livres qui vont venir.

Digitized by Google

Un grand nombre de bouquiniſtes, les Techner du quai Voltaire, et les Potier du Pont-Neuf, attirés par le rebut qui leur convient, et dont ils feront demain la gloire et l'ornement des parapets de la Seine, entourent la table aux enchères, et plus d'une fois se font rappeler à l'ordre par l'aboyeur, pendant que le commissaire-priseur, en cravate blanche de la veille, armé du marteau d'ivoire, et profondément dédaigneux de ces livres dont le titre apporte à peine à son cerveau fêlé un vague souvenir, adjuge, impatient d'en finir, ces rares et précieux fragments dont la réunion a souvent demandé toute une vie, un goût rare, une science profonde, et les plus cruelles privations. Mais quoi! de ces sacrifices glorieux, les seuls bibliophiles ont gardé le charme et le secret!

Voilà pourtant ce qui s'appelle une grande fête : arriver dans cette mêlée avec un peu de crédit, un siége autour de la table, et pousser d'une ardeur généreuse le prix des plus beaux livres, l'un après l'autre, uniquement par justice et pour leur faire honneur, avec l'espérance assez lointaine qu'un de ces rares

Digitized by Google

échantillons de l'esprit humain traversera légèrement le feu des enchères, et que vous l'emporterez en grand triomphe... Il n'y a pas de comédie ou de drame en plein théâtre, il n'y a pas de comédienne ou de danseuse, ou de bal masqué, rien au monde, en comptant toutes les joies innocentes, qui se puisse comparer à cette fête-là.

J'étais donc, par un soir d'automne, un des premiers arrivés à la salle Sylveſtre, et j'asſiſtais, assez mélancolique, à la vente d'une médiocre collection, quand soudain je fus réveillé par l'annonce de certains livres en bloc, que M. le commissaire-priseur, de sa main grotesque, avait entassés au hasard. Ce commissaire était un nouveau venu du Capharnaüm des ventes, et naturellement il ne savait pas le prix des livres, disons mieux, il les méprisait encore plus profondément que ses prédécesseurs. Ajoutez que c'était un jeune homme à marier, et que, le soir même, on lui devait montrer, dans une maison tierce, une douzaine de demoiselles *riches*, dont tout le rêve était d'appartenir à quelque avoué, notaire ou commissaire-priseur, ou à tout autre

officier miniſtériel ayant encore sa charge à payer. Voilà pourquoi M. le commissaire-priseur faisait en toute hâte un petit tas de toutes sortes de livres, qui certes auraient mérité, pour la plupart, l'honneur du catalogue et de la vente en détail.

Or, dans toutes ces épaves de la librairie ancienne et moderne, s'étaient glissés, par mégarde, plusieurs tomes respectables de Claude Barbin, de Henri Eſtienne et des grands imprimeurs d'Italie ou d'Amſterdam, dont la rencontre eſt si rare, et qui deviennent pour les bibliophiles le sujet des hiſtoires les plus intéressantes. Il y avait, entre autres, l'édition originale du *Don Juan* de Molière et du *Venceslas* de Rotrou; la *Lettre* à M. le cardinal de Beaumont, et même le mandement de Mgr l'archevêque de Paris. Tout cela, certes, taché, maculé, racorni, sous la double action de la pluie et du soleil, mais nous n'y regardons pas de si près, nous autres; nous savons comme on répare et comme on sauve une épave. Quelle heureuse conquête à faire sur le néant!

J'avais guigné du coin de l'œil cette masse,

et j'affectais la plus grande indifférence, quand M. le *priseur* nous demanda si quelqu'un de nous en voulait pour un petit écu. Mais au frémissement de l'assemblée, à certains regards sans courtoisie, au mépris universel pour ce crâne épais, j'eus compris bien vite que la feinte était une insulte, et démasquant mes batteries avec une hardiesse qui m'a quelquefois réussi :

— A quarante francs!... m'écriai-je

— A cinquante!...

— A cent francs!...

Le commissaire, ébahi, avait peine à nous suivre, et balbutiait nos offres... On eût dit qu'il en était offensé... Cent francs, ce qu'il estimait un écu!

Nous arrivâmes ainsi jusqu'aux environs solennels de cent quarante francs, et déjà je me félicitais *in petto* de n'avoir pas rencontré d'opposition sérieuse; à cent quarante francs! la masse était à moi, je la couvais du regard, j'y portais déjà mes mains triomphantes... Mais, ô misère! à l'instant même où le priseur allait dire : *Adjugé!* un nouveau venu surgit dans l'arène. Il était assis près de moi,

très-calme en apparence, et jusqu'alors il n'avait pas donné signe de vie.

— A cent cinquante francs! dit-il, au grand désespoir du commissaire, qui pensa que, grâce à ces maudits *bouquins*, son mariage et le prix de sa charge étaient à vau-l'eau. Pour le coup, je regardai mon rival, mais j'en conviens, avec peu de bienveillance. Il était pâle et fatigué par les veilles, vêtu simplement, et plus semblable à un échappé du séminaire qu'à un fils de Voltaire. Il avait posé sur la table un sac en velours noir dont j'aurais dû me méfier tout d'abord; ce sac annonçait un amateur d'élite et qui payera comptant toutes ses acquisitions.

— A cent cinquante francs! répétait le priseur.

En ce moment, l'assiftance entière était attentive, et la vente recommença, moi seul tenant tête à l'inconnu, beaucoup par envie, un peu par vengeance et par orgueil. Au prix qu'ils allaient bientôt dépasser ces livres étaient beaucoup trop chers, non pas certes pour leur propre mérite, mais pour ma condition présente. Un meilleur homme et plus simple que

moi se fût rendu compte à l'inftant de son injuftice, et qu'il y avait méchanceté à dépasser toutes les bornes de ses économies, uniquement pour le plaisir de chagriner un sincère acheteur, épris d'une si belle passion.

J'eus compris bien vite, heureusement, toute ma faute, et soudain, m'arrêtant, les livres furent adjugés à mon voisin. Il amena jusqu'à lui toute la masse, et pendant que la vente suivait son cours, il fit son triage et son choix dans tous ces fragments, sans un moment de doute ou d'hésitation. Cet homme était un vrai connaisseur, un vrai lettré; il savait la suite exacte de nos anciennes poésies; il possédait tout son seizième siècle et les commencements du quinzième, si fertiles en livres rares et curieux; il savait la date et le format; il connaissait les armoiries; il eût dit facilement, à certains signes, le nom du propriétaire ancien. Que j'eus donc regret de ma mauvaise pensée, et que je fus honteux d'avoir surenchéri, par méchanceté, contre un de nos maîtres! Bientôt, son choix étant fait et ses livres enfouis dans son sac, il se leva de sa place, en laissant à qui les voulait prendre

une vingtaine de brochures sans nom; puis, se tournant vers moi, avec un accent étranger :

— Nous avons, dit-il, en Espagne, une coutume qui conviendrait assez à messieurs les fol-enchérisseurs. Quiconque est arrivé l'avant-dernier à l'adjudication a droit à des réaux de consolation. Acceptez, s'il vous plaît, monsieur, la consolation que voici.

En même temps, il m'offrait un carnet sur lequel une âme en peine de l'idéal avait écrit, tantôt jour par jour, tantôt à des intervalles irréguliers, les tristesses, les émotions, les espérances de toute une vie. Il y avait un peu de tout dans cet *Album amicorum ;* la joie et les larmes! tant d'espérances! tant de cruelles déceptions! On reconnaissait, à chaque ligne, une femme, une artiste, une *beauté* célèbre un instant, vite oubliée! Hélas! le héros de ces confidences d'outre-tombe était un jeune homme, un poëte, un vrai poëte, ou, pour mieux dire, un amoureux, mort à la peine de ses amours. Une immense confusion se faisait sentir dans ces lignes éloquentes. Partout le mystère et le nuage! une foule de

rêves, de relations, de notes *brusquement interrompues par le brouillard*, comme autrefois le télégraphe. Et plus s'avançait ce terrible *agenda*, plus la tristesse était profonde!

O malheureux poëte! Il avait, me disait la femme ici présente et cachée, écrit une tragédie admirable! Une analyse, faite avec beaucoup d'art et de passion, donnait une idée approchante de cette composition, qui n'avait laissé que ces faibles traces. Les souvenirs consignés dans ce livret étaient faits pour soulever la curiosité des lettrés et des oisifs tels que moi. Pas un de ces fragments précieux qui n'indiquât un chef-d'œuvre. Rien qu'au récit de la première scène, on voyait que le lecteur serait payé de sa peine. A ce point je fus occupé de ces préliminaires, que le bibliophile étranger avait disparu avant qu'il n'eût reçu mes actions de grâces. Pas un ne le connaissait dans l'assemblée; il y venait pour la première et sans doute aussi, pour la dernière fois.

II

Rentré dans mon logis, tout rempli de la douce senteur du vieux maroquin, mon premier soin fut de lire, avec un intérêt toujours croissant, ces pages, confidentes d'un esprit malade, et remplies çà et là des inspirations, de la fantaisie et des excès de la littérature nouvelle, à l'heure où la révolution de 1830 affranchissait tous ces conquérants *du sien* (c'eſt le nom que se donnait le roi Henri), qui devaient produire à la fois tant de chefs-d'œuvre et tant d'avortements. Il y avait, dans ce récit très-diffus, un enfant perdu, fils de la pauvreté, qui vivait, solitaire et caché, de son travail de chaque jour.

Digitized by Google

Il était poëte à son insu, et chacun, dans sa petite ville, encourageait de son mieux, les élégies de ce jeune homme. Alors le voilà qui raconte aux étoiles, à la nue errante, une suite de passions, de délires, de fantaisies, trop heureux, cet abandonné, s'il n'eût rencontré en ses sentiers la *Circé*, le fantôme oisif et sans cœur. *Circé-l'abîme* a fait, pendant huit jours, son jouet de ce jeune homme; elle lui a permis de lui donner sa vie et son âme, et quand elle le voit bien amoureux, bien malheureux, elle le chasse, haut la main, de sa présence. Et maintenant, infortuné, il faut mourir. Tel était ce drame. Il était nouveau en 1830; il était devenu vulgaire au bout de dix ans, tant les inventeurs l'avaient fait et refait à leur usage. Enfin, que vous dirai-je? Il y avait dans ces pages, mêlée à un vrai génie, une inexpérience enfantine; on eût dit Victor Hugo collaborant avec un écolier de quatrième : éclairs, nuages, lamentations, rêve enchanté, pêle-mêle, écho, fantaisie, essai d'un esprit tout rempli de nuage.

Après un grand succès de quelques heures, ce monceau de pitié, de terreurs si j'en

croyais *le Carnet* de la dame inconnue, avait disparu dans l'oubli. En vain elle l'avait cherché partout et demandé au néant... la tragédie était perdue, ou si bien cachée, que le hasard seul la pouvait découvrir. Un morceau de ce poëme, enseveli avec le jeune amoureux qui s'adressait aux rires de sa cruelle ennemie, c'était la dédicace! Elle était reproduite *in extenso* dans les pages que j'avais sous les yeux. — Elle était écrite en traits de feu, avec des sanglots et des larmes... Hélas! le malheureux, que cette femme était cruelle!

Il lui disait en si beaux vers : « Ceci eſt ma dernière heure; hélas! regardez-moi bien, Circé de ma vie, en ce moment suprême, et voyez si je saurai mourir. Vous m'avez perdu. J'en aimais une autre et ne voulais pas vous aimer. J'ai manqué de juſtice et vous avez manqué de bonté; mais j'aurai sur vous l'avantage de vous avoir amusée un inſtant par ma mort. » Voilà comme il parlait. J'avais donc sous les yeux une atteſtation authentique de la vérité de ce drame; il m'était impossible de ne pas m'en inquiéter.

Digitized by Google

D'abord, je voulus savoir quelle était la provenance de ce manuscrit, et j'appris, non sans peine, qu'il avait été ramassé, avec les autres volumes vendus en bloc, dans un grenier qu'avait habité une comédienne ambulante, une certaine Stéphanie, une malheureuse atteinte de consomption. La mort l'avait prise; on avait vendu son grabat et les comédies dans lesquelles elle apprenait ses rôles. D'où elle venait? Pas un ne savait le dire. Heureusement que ce nom de Stéphanie eſt peu usité parmi messieurs les comédiens, et qu'un vieux Bartholo de province, à qui je confiais ma peine, un jour de la semaine oisive, dans le jardin du Palais-Royal, où le bonhomme attendait quelque directeur de théâtre qui le voulût engager au *pair*, c'eſt-à-dire pour la nourriture et pour l'habit, tout ce que saint Paul promet à ses disciples :

— Stéphanie!... attendez donc, reprit le vieux comédien, je l'ai connue; elle ne manquait pas de talent, mais c'était si pauvre et si triſte! et pas de voix! ça mangeait si peu! Nous avons parcouru la province ensemble, et la dernière fois que nous avons joué le *Bar-*

bier de Séville, c'était en 1831, il y a vingt ans, dans la ville de ***. Là elle disparut, et je ne la revis plus.

Cette hiſtoire assez vulgaire d'une infortunée en proie à l'art dramatique, et mourant dans un taudis, seule, abandonnée et priant Dieu, n'avait guère, au premier abord, de quoi intéresser un collectionneur de tragédies, de comédies et de mélodrames. L'esprit humain s'use assez vite à contempler cette action sans cesse et sans fin renaissante, qui représente, en fin de compte, une œuvre monotone. Ici, là-bas, partout, ce sont toujours la même hiſtoire et les mêmes amours. Passions, traverses, douleurs, contentements. Tantôt les deux amants se marient à la fin de l'œuvre, et voilà la comédie, ou bien ils meurent désespérés, voilà la tragédie!... Il n'y a rien au-dessous.

Après mes premières informations, je résolus d'oublier le présent manuscrit et mademoiselle Stéphanie... Hélas! j'y revenais toujours! C'eſt le propre et le caractère du vrai talent de s'imposer même aux esprits les plus rebelles. En vain, vous voulez échapper à ce

poëme : il vous obsède, et, malgré vous, vous le savez par cœur. Cet air de chauvin qui vous importune, inévitablement vous le fredonnez à vos moments de loisir.

Ce tableau violent sur lequel Eugène Delacroix a laissé sa rude empreinte ; ces morts et ces mourants dans une bataille à l'infini, vous ne voulez plus les voir. — Loin d'ici, loin de moi, dites-vous, ces doux enfants qui cherchent encore de leur lèvre ingénue et charmante la mamelle de leur mère expirée !... Au bout de six mois d'oubli, un graveur maladroit va jeter sur une planche impitoyable cette bataille de Missolonghi. Bonté divine ! malgré vous, vous achetez la gravure, vous y mettez un cadre, et vous la placez dans votre chambre à coucher ; si bien que chaque matin, à votre réveil, au premier rayon du soleil levant, la tête encore pleine de songes et les yeux pleins de sommeil, voici à ton chevet le meurtre et le sang, la ruine et la mort, les larmes, les cris, les enfants, tout un peuple au désespoir.

C'eſt le génie ! Il commande, obéissons ! Vous avez beau faire et beau dire, et réſiſter

à l'éloquence : elle vous persuade ; à la beauté (la plus grande de tous les beaux-arts), elle vous attire à sa suite. Oh ! mes amis, ne parlons plus de la Pologne, elle eſt morte ! On l'a tuée ! elle eſt un débris, n'y pensons plus ! C'eſt bientôt dit ; mais, sitôt qu'on en parle, allons, nous sommes attentifs, nos yeux sont pleins de larmes, notre âme eſt pleine de pitié. Prenez parmi nous le plus vaillant, le plus jeune et le plus amoureux ; qu'il soit comblé de tous les bonheurs de la vie humaine, et se promène au milieu des fraîches campagnes couvertes des fleurs du mois de mai ; soudain, s'il rencontre en son chemin la porte auſtère du cimetière, avec ces mots pleins de terreur : — *Mon tour eſt venu ce matin, le tien viendra demain, peut-être !* — ici s'arrête, au pied levé, mon amoureux de vingt ans, attendu sous les saules par Galathée ; il s'arrête, il hésite, il se consulte ; il entre enfin dans le triſte enclos des morts... Il n'y connaît personne ; aucun intérêt ne l'attire, et pas même la curiosité, la mort accomplissant toujours la même œuvre : un homme, une femme,

un vieillard, une jeune fille, un enfant; de fraîches couronnes, des couronnes desséchées; l'honneur sur les tombes les plus fraîches, l'oubli sur les autres; la même élégie et la même chanson.

— « Que viens-tu faire ici, jeune homme, où tu n'as pas un seul parent, pas un ami, pas un souvenir? Galathée attend là-bas sous les saules. — Je veux voir ce qui se passe ici, répond le jeune homme, et Galathée attendra. »

Eh bien! cette irrésiſtible curiosité de voir, de savoir, de comprendre un myſtère, et l'attrait tout-puissant qui vous pousse à la belle œuvre, au beau paysage, à l'horreur sublime, à l'océan qui gronde, à l'incendie, ou tout simplement, à la plainte ineffable d'un cœur blessé, il n'en faut pas tant pour surexciter le plus violent désir de savoir ce qui se passe enfin dans le cimetière ou dans la caverne, dans la chaumière ou dans le palais, dans tout l'univers ou dans le coin de quelque humble cité, dont le nom même eſt effacé par l'oubli, par la diſtance et par le caprice. Aujourd'hui plus que jamais, en France, on ren

contrerait de ces villes perdues, en deçà du mouvement immense. Autrefois heureuses et florissantes, elles ont vu peu à peu disparaître le mouvement, le travail, l'association, la foule, et c'eſt à peine si quelques vieillards ou quelques rentiers peu riches, des employés sans emploi, des enfants sans avenir, se chauffent encore aux rayons de ce pâle soleil qui semble éclipsé comme tout le reſte. Le plus simple accident a suffi, plus d'une fois, pour faire un désert, d'une cité populeuse. Un fleuve obſtrué par les sables, une route abandonnée pour un sentier plus court; un chemin de fer à l'extrémité de la province, et laissant de côté l'ancienne capitale; une induſtrie oubliée, ou tuée par la concurrence, aussitôt la ville eſt morte; l'herbe éternelle va croître au milieu de ces rues ou rien ne passe, et dans ces carrefours silencieux.

Ainsi était faite l'humble cité que le vieux comédien m'avait indiquée, et lorsqu'enfin, poussé par cet invincible attrait dont je vous parlais tout à l'heure, je me rendis malgré moi dans cette ville des fantômes, mon manuscrit à la main, j'eus quelque peine à re-

trouver les lieux perdus, et le nom du poëte enfoui que j'étais venu chercher de si loin.

Pourtant ce jeune homme avait été, de son vivant, la grâce et l'honneur, le charme et l'intérêt, disons mieux, le palladium de ces murailles croulantes sur ce tombeau renversé!

Tel eſt le prologue un peu long de l'humble hiſtoire que je vais raconter. Ce livre est dédié au rare et charmant esprit, l'honneur de sa province, à M. de Laprade, un vrai poëte, un modèle, un exemple, un enseignement.

Digitized by Google

III

Mon histoire appartient au siècle passé, c'est-à-dire aux années d'avant 1830, quand le mot *révolution* semblait effacé du dictionnaire politique, à l'heure où tout semblait dormir dans une paix profonde. En ce temps-là, plus d'une cité se félicitait de son loisir, et se vantait volontiers de ne pas forger, de ne pas tisser, de ne pas travailler. Les lis de Salomon n'étaient ni plus candides ni plus oisifs. Notez bien que ces villes où tout dormait semblaient avoir été bâties par des géants, pour des géants : belles maisons en pierres de belle taille entourées de grilles de fer que l'on eût dit forgées par les cyclopes; vastes prome-

Digitized by Google

noirs tracés au temps des vastes paniers et des chaises à porteurs; une église immense, un tribunal où le parlement siégeait autrefois; une halle à nourrir cent mille citoyens.

La solitude habitait ces déserts; cependant ils avaient conservé, comme une épave après les grands orages, toutes les autorités de la province... disons mieux, du département : le préfet, le général, le receveur général, le directeur des contributions, la cour d'appel, l'évêché, autant d'obstacles à la ruine imminente de cette ville abandonnée. Aussitôt que l'enfant, né par hasard, dans cette capitale de l'oisiveté et du silence, était devenu un jeune homme, il quittait, pour n'y plus revenir, le toit de son père, et s'en allait, d'un pas joyeux, chercher tout au loin l'amour, le travail, l'espérance et la fortune. En ce temps-là déjà, qui se fût promené, même un dimanche, à travers les quatre ou cinq grandes artères de la ville oisive qui venaient aboutir au palais de la préfecture, eût à peine rencontré un homme appelé hors de chez lui par les passions ou l'intérêt : le médecin par son malade et l'avocat par son client.

Tout sommeillait ; à peine, autour de la fontaine, une indolente causerie entre les servantes attendant que leur tour fût venu de remplir leur cruche au mince filet d'eau que laissaient tomber deux *lions* de leur gueule béante. — L'eau dormait ; les lions dormaient ; les boutiques de la grande place reſtaient entr'ouvertes ; le premier venu pouvait entrer chez M. Bonnefoy le marchand de draps, M. Jolivet l'apothicaire, ou l'épicier M. Bienvenu ; tant la confiance était grande, et si rares étaient les acheteurs. On eût dit, au premier aspect, un rendez-vous des hommes de l'autre monde ; ils se tenaient, les moins malades, patients sur le seuil de leur porte, attendant un spectacle, un intérêt qui ne devait jamais venir. Les autres, par leur fenêtre ouverte, contemplaient les arbres et le ciel ; à peine on entendait chanter l'oiseau, japper le chien. La grande aventure était un gendarme à cheval porteur d'une ordonnance ; au café Français, le lieu le plus bruyant de la ville, une douzaine d'habitués lisaient *le journal*, et causaient à voix basse des affaires du village voisin.

Pour l'étranger qui passait par hasard, pas une curiosité, pas un coin de musée, et pas une de ces vieilles pierres que vous montrent les cicérones des curieux du passé. C'était pourtant, nous le répétons, la ville capitale d'un département plein d'activité, de mouvement, d'entreprises hardies, de rivalités, de marchands, d'ouvriers, de forgerons, de tout ce qui fait vivre, alimente et grandit l'industrie. Eh bien! les autorités de la ville, enserrées dans ces blanches murailles, se demandaient chaque matin par quelles exigences des anciennes habitudes elles se trouvaient réunies en ce lieu, assez semblable aux villes mortes d'Herculanum ou de Pompéi.

Ce fut pourtant dans ce triste asile de tant d'autorités inutiles que vint au monde un enfant (notre héros) qui eût compté, sans nul doute, si les destins l'avaient permis, parmi les hommes illustres de sa patrie et de son siècle. A sa naissance, les Muses étaient accourues, agitant leurs couronnes au-dessus de ce frêle berceau; jeune enfant, il parlait déjà une langue choisie et presque divine. Il entendait à son oreille enchantée une suite de

mélodies ineffables. Sa mère était si tendre, et son père était si bon! A cinq ou six ans, il était le plus joli du monde, et la ville, oublieuse enfin de ses ennuis, s'enchantait elle-même à l'aspect du chérubin dont elle aimait le rire ingénu.

Il allait et venait d'un seuil à l'autre, apportant à ces endormis ses fraîches gaietés; il savait les noms de ce vieux monde, et se laissait embrasser volontiers par ces lèvres inertes. Que vous dirai-je? il était l'innocence et le dernier espoir de ces braves gens, l'unique objet de leur causerie, et chaque matin c'était, parmi ces habitants ressuscités, à qui s'informerait de leur cher petit Benjamin!

Que de contentement, quand il était joyeux et faisait rouler son cerceau sur la grande place! Et si par malheur il avait la fièvre, ah! quelle inquiétude et quelle agitation! L'empereur Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, avait causé moins d'insomnies, parmi ces bourgeois, qu'une chute du petit Benjamin. Voilà donc comme il grandit, au milieu de ces tendresses qu'il avait réveillées.

Désormais, grâce à son fils adoptif, la ville

Digitized by Google

oisive eut une passion, une sujet de causeries, une activité. Benjamin, toujours Benjamin!

Le jour où son père et sa mère l'envoyèrent à l'école, la ville entière eut l'honneur de le voir passer, tenant son livre sous le bras, et portant à la main le panier de son goûter. Dieu sait de combien de friandises ce panier fut bourré par les bonnes ménagères! « Tiens, mon fils, prends ce fruit, prends ce gâteau... » A peine à l'école, il répandait sur ses jeunes camarades les trésors de sa corbeille. Ainsi les enfants l'aimèrent bientôt, non moins que les vieillards, comprenant confusément, les uns et les autres, l'activité de cette belle âme et la tendresse agissante de ce paisible cœur.

Son intelligence égalait déjà sa bonté. A dix ans, il avait l'instinct du livre; à quinze ans, il en avait la passion. Le livre est un de ces amours insatiables que l'homme apporte en venant au monde. On l'aime, on l'admire; à son tour, il vous protége et vous défend. Rien qu'à voir un enfant tenir un livre, on peut prédire à l'avance la suite de ses travaux et de ses jours. Celui-ci méprise et dédaigne la chose imprimée, au contraire, celui-là l'en-

toure de respect et de tendresse. Le petit Benjamin, si calme et si patient d'ordinaire, était comme un furieux, si quelque impie ou quelque maladroit touchait d'une main négligente à sa grammaire de Port-Royal, à son *Jardin des racines grecques*, à son dictionnaire de Henri Eftienne. Il n'en savait pas d'autres; son vieux maître, un ancien bénédictin, dom Martinus, qui l'avait adopté avec une tendresse toute paternelle, avait traité ce jeune esprit d'une façon royale; il lui avait enseigné, dans les vieux *Traités* des anciens inftituteurs de la jeunesse au grand siècle, les meilleures façons d'étudier et d'apprendre.

Il s'éleva donc vite et bien; chaque année, à la diftribution des prix, sous les yeux de la ville entière, il entassait couronne sur couronne. Dans ces jours de la grande fête, c'était, parmi les mères de famille, un empressement unanime à saluer ce jeune exemple des enfants ftudieux. Les mères le proposaient à leurs fils pour modèle, et les citoyens moins lettrés battaient des mains au brillant lauréat, disant : « C'eft notre enfant, c'eft l'enfant de la cité! »

Digitized by Google

Or, pendant dix ans, l'attente publique ne fut pas trompée. Une seule fois, pour le grand prix de rhétorique, à l'étonnement universel, au désespoir du vieux bénédictin, dont le jeune Benjamin était le juste orgueil, le premier nom qui fut proclamé fut le nom du jeune baron de Terre-Noire.

Il y avait dix ans que le jeune Terre-Noire, un grand nom de cette province, aspirait aux honneurs du concours et n'arrivait guère que le second. Mais cette fois, plein triomphe : il fut proclamé le premier, Benjamin fut nommé le troisième. Ah! quel contentement parmi les nobles! comme ils relevaient la tête en criant : « Victoire! » En même temps, quelle déception pour les bourgeois, voyant leur enfant vaincu, lorsqu'il touche à la dernière borne du stade! Ils en auraient volontiers versé des larmes. Seul, parmi les rhétoriciens qui partageaient la stupeur universelle, Benjamin applaudissait de toutes ses forces à la gloire naissante de son condisciple. On vit alors un spectacle inattendu, et dont le souvenir ira d'âge en âge. Au moment où le jeune baron de Terre-

Noire rentrait dans les rangs, tenant sa couronne à la main, il la posa sur le front de Benjamin en se jetant dans ses bras. Puis, d'une voix entrecoupée par les sanglots, il proclama que son ami Benjamin lui avait donné sa composition toute faite, en échange de son propre devoir. Si bien que la louange, au même inftant, passa du vainqueur au vaincu. Mais les honnêtes gens tinrent compte au jeune baron de ce moment de juftice et de vérité, beaucoup plus, même, qu'ils n'avaient fait du discours latin prononcé par Annibal pour arracher ses soldats aux délices de Capoue. Ainsi le jeune Benjamin acheva ses études : il avait à peine dix-sept ans.

Vous ne savez pas encore, et ceci eft la faute des mépris injuftes de notre langue pour les plus utiles professions, quel métier exerçait de ses mains infatigables l'heureux père du petit Benjamin : il était cordonnier (ma foi, voilà le grand mot lâché), mais avec cette nuance : il était cordonnier *pour dames*, et se glorifiait de ces chefs-d'œuvre exquis dont il avait la renommée, et, pour ainsi dire, le monopole. Il n'avait pas son pareil dans

toute la contrée, et les dames les plus élégantes venaient souvent de bien loin pour avoir l'honneur d'être chaussées à l'enseigne du *Soulier galant*. L'enseigne aurait pu dire : les *deux Souliers galants*. On voyait, en effet, exposés sous le même globe, un soulier de bal en satin jauni par le temps, un soulier de prunelle agencé et cousu d'une exquise façon. De ce double chef-d'œuvre il était aussi fier que les savetiers de Tours lorsqu'ils carrelaient les bottes catalanes du roi Louis XI, ou les savetiers de Troyes, qui se vantaient d'avoir raccommodé les chausses de Charles le Chauve.

La première de ces deux galantes chaussures avait appartenu à madame Tallien; elle dansait dans les grands salons du Directoire, ainsi chaussée, avec un tout jeune homme appelé le général Bonaparte. Le soulier de prunelle gardait encore la svelte empreinte du pied charmant de madame Récamier, lorsqu'elle promenait dans la grande allée des Tuileries sa rare et triomphante beauté. Ces frêles monuments d'un temps déjà si loin de nous représentaient

toute une hiftoire, et M. Benjamin le père n'eût pas manqué d'acheteurs s'il eût voulu raconter par quelle fortune il avait chaussé la dame hardie et vaillante qui, d'un coup d'éventail, avait renversé Robespierre, ouvert les prisons pleines de victimes, et brisé les échafauds sanglants.

L'inftant d'après, quand madame Tallien eut accompli son chef-d'œuvre, était venue, active et charmante, madame Récamier, qui relevait de sa belle main lyonnaise les débris de cette société perdue, éperdue au milieu des ruines du passé. Contemplez, s'il vous plaît, ces deux chaussures : le pied de madame Tallien échappe au satin brodé et l'effleure à peine ; celui de madame Récamier se pose hardiment sur la semelle brillante ; on voit que la première a dansé, que la seconde a marché. Pas un physiologifte, ici-bas, qui ne dise au premier coup d'œil : « Voici la belle amoureuse entourée à plaisir de toutes les fêtes de la vie ; elle s'abandonne à la valse, à la fête, oublieuse du temps qui s'en va... ou bien : voici la coquette et l'ambitieuse, auftère à sa façon, vivant plus au dehors

qu'au dedans de sa maison, allant et venant pour tout voir et tout entendre en çes temps de résurrection sociale. »

Mais quoi! le père du jeune Benjamin ne disait son secret à personne, et les flâneurs qui s'arrêtaient à sa vitrine, éblouis par ce simulacre de talon et de cou-de-pied, se demandaient si vraiment ces deux chaussures de féerie avaient appartenu à quelque mortelle. Les plus savants se disaient tout bas : « Le soulier blanc appartenait sans doute à la reine de France; et le soulier de prunelle à la seconde duchesse de Choiseul. »

Digitized by Google

IV

Cette admiration d'une ville entière pour le fils d'un humble artisan ne s'expliquerait guère par la grâce et par la beauté de l'enfant, voire par les premiers succès du jeune écolier : on n'eſt point populaire à si bon compte; il y faut des conditions plus sérieuses. L'infant, certes, avait dignement conquis tous ses grades dans les respects de son peuple. A l'heure où les Prussiens étaient entrés dans ces murs si paisibles, et chacun de ces habitants, amis de la paix, les regardant passer en silence, et disons mieux, avec une certaine allégeance, explicable après tant de guerres et de misères, les pauvres mères tremblantes

encore pour le fruit de leurs entrailles... seul l'*infant*, indigné de sa ville envahie, avait fait entendre un sanglot si profond et si cruel, que le général ennemi avait tourné la tête et salué ce jeune citoyen de son épée.

Au même inſtant, ces bourgeois indifférents à cette honte avaient senti comme un remords, et s'étaient pris à pleurer. Plus tard, ces larmes et ces sanglots tournèrent à l'honneur de la cité tout entière, et le général Foy, du haut de cette tribune éloquente où sa parole était écoutée avec tant de respect, proclamait, avec toutes sortes de louanges, la douleur de cette ville en larmes... « Et c'eſt ainsi, s'écriait-il, que l'amour de la patrie, au plus fort de l'invasion, trouvait des accents dont l'ennemi lui-même était touché. Honte aux spectateurs de sang-froid qui assiſtent sans pâlir au triomphe insolent des armées coalisées! Honneur à ces larmes pieuses, qui proteſtent contre l'invasion!... » A ces discours du général Foy, la ville entière toute glorieuse et reconnaissante songeait que cette gloire lui venait des larmes du petit Benjamin !

Digitized by Google

Elle se rappelait aussi qu'en ces jours misérables, où la famine et la peſte arrivaient, inévitables, à la suite de l'invasion, le typhus ravageait l'hôpital : Français et Prussiens, tout succombait. La mort, en ce lieu de désolation, accompliſsait chaque jour son chef-d'œuvre : les larges fosses, profondément creusées, ne suffisaient pas à tant de de morts. Plus de courage, et, partant, plus d'espérance! Il y avait alors, pour veiller sur toutes ces misères, un vieil et saint évêque appelé M. de Mauléon. L'évêque, au plus terrible inſtant de cette horrible peſte, avait déclaré qu'il irait lui-même, en personne, visiter l'hôpital et porter la consolation suprême à ces malheureux abandonnés et voués à la mort.

A la seule annonce des dangers que monseigneur allait courir, chacun, autour de lui, se prit à trembler; mais il répondit à ces trembleurs qu'il irait seul à la contagion, ne demandant qu'un serviteur dévoué qui portât devant lui la croix épiscopale. Hélas! (tel est le malheur de ces temps sans courage!) à l'heure dite, il ne se présenta personne pour

porter la croix devant l'évêque allant visiter les mourants de l'hôpital.

— Allons, dit-il, j'irai bien seul.

Mais quel fut son étonnement lorsque, au sortir de sa chapelle, il vit resplendir la croix d'argent dans les mains d'un jeune enfant de chœur de la plus belle taille et de la plus belle figure? Il avait les yeux pleins de feu, le plus beau front du monde, et des cheveux bouclés comme on en voit aux chérubins dans les tableaux du maître-autel. L'évêque, ébloui et charmé de cette apparition, recula de deux pas pour la mieux voir; il se demanda si c'était un ange, en effet, qui venait pour l'accompagner? Mais quand il eut reconnu le tendre enfant sous cette robe blanche, il se sentit touché jusqu'aux larmes.

— Certes, disait-il, mon jeune héros, si j'étais vraiment paternel, je n'accepterais pas ton sacrifice; et pourtant, le moyen de reprendre à tes jeunes mains ce signe de notre rédemption, qu'elles sont si dignes de porter? Comment donc ferais-je obſtacle à ton dévouement, noble et cher enfant, le dernier compagnon du vieil évêque? Allons, tu le

veux, j'obéis; marche en avant, je vais te suivre, et par la grâce et par la volonté de Notre Seigneur Jésus-Chrift, mort sur la croix, qu'il nous sauve tous les deux, ou que nous soyons glorieusement ensevelis dans le même tombeau!

Disant ces mots, il bénissait la tête bouclée, et l'enfant précédant le vieillard, d'un pas ferme, ils traversèrent toute la grande rue, au milieu d'une louange unanime. Il y avait des vieillards qui s'agenouillaient devant eux; il y avait des jeunes filles qui leur jetaient des fleurs; les Prussiens leur portèrent les armes. Au devant d'eux, quand ils montèrent le perron de l'hôpital, encombré des brancards chargés des mourants et des morts de ce matin, les sœurs de la charité attendaient l'évêque et son porte-croix en chantant des cantiques.

— Bénis, disaient-elles, bénis soient ces deux-là qui viennent au nom du Seigneur!

Ainsi s'accomplit la visite pastorale : à chaque lit s'arrêtaient la croix et l'évêque, apportant la consolation et l'espérance. O miracle! à dater de ce jour, plusieurs furent

guéris; la maladie alla décroissant, et le saint évêque appela depuis ce temps *mon compagnon, mon héros, mon fils!* le courageux enfant de la cité.

On disait encore, un peu plus tard, quand la réaction commença contre les vieux défenseurs de la patrie, et quand *les brigands de la Loire* (on appelait ainsi les soldats des dernières batailles) demandèrent au ciel irrité leur empereur emporté dans le vaste Océan, que l'*infant*, par son courage, avait empêché l'accomplissement d'un vrai crime.

Un brave homme, appelé le capitaine Legros, le dernier né de ces longues batailles, était entré dans une innocente conspiration qui devait, lui disait-on, ressusciter la grande armée et son illustre Empereur. Un conseil de guerre avait condamné le vieux capitaine à passer par les armes, et déjà quelques soldats attristés (c'étaient pourtant des Prussiens) conduisaient le capitaine au lieu des exécutions militaires. Mais à l'instant même où le cortége funèbre allait franchir le détour de l'Hôtel de Ville, un grand cri se fit entendre. Un jeune homme, agitant un papier

au-dessus de sa tête, arrivait en criant : « Grâce! Grâce! » et remettait à l'officier ce pli libérateur. La rue, en ce moment, avait peine à respirer...

Mais, pendant que l'officier interrogeait la dépêche, un brusque mouvement de la foule sépara le condamné de son triste cortége, et l'enfant criant : *Grâce!* profita de la confusion pour entraîner le capitaine dans une maison à double issue. Alors, chacun devenant le complice intelligent de cette honnête action, il fut impossible à l'autorité militaire de retrouver le condamné. Qui donc avait écrit la dépêche et sauvé le capitaine? C'était l'infant, toujours l'infant. L'histoire a gardé le souvenir de ce beau trait d'un si jeune homme, et naturellement elle en a laissé la gloire et l'honneur à *ce peuple indigné de voir ses murailles souillées du sang généreux d'un vieux capitaine de Waterloo.* C'est ainsi que l'on écrit l'histoire en tous les temps.

Surtout (chose étrange à dire, après le récit de tant de belles actions!) ce qui faisait l'attachement de la ville pour ce jeune homme

qu'elle avait adopté de si bonne heure, c'était une prédiction que la sorcière avait faite, un jour d'été, comme il s'était endormi aux genoux de sa mère.

Or, vous saurez que la sorcière était célèbre à vingt lieues à la ronde; elle était fière et superbe, et pour toute sa science, elle ne demandait rien à personne; elle n'eût rien accepté de personne. Elle avait prédit naguère, sans jamais se tromper, les grandes et terribles aventures de l'Empire; elle avait prédit, à la chute des étoiles filantes, que l'Empereur tomberait de son trône : il était tombé! Elle avait prédit qu'il reviendrait de son exil; elle avait prédit qu'il tomberait écrasé sous l'avalanche des nations. Et quand on lui demandait s'il ne devait pas revenir une dernière fois? Elle avait répondu par des larmes silencieuses.

En un mot, cette femme était considérée comme une illuminée; elle avait conquis, par l'énergie et la simplicité de sa parole, une grande autorité sur les âmes qui l'écoutaient.

Donc, elle traversait la rue, et voyant l'enfant endormi, elle se prit à le contempler de

ce regard trifte et profond que les moins timorés avaient peine à soutenir. Puis, de sa main pleine d'éclairs, elle avait dessiné dans l'air les traits de l'enfant endormi, et dans le silence universel :

— Voilà, dit-elle, une chose étrange : à l'exiftence heureuse ou malheureuse de ce bel enfant semble attaché le bonheur et le malheur de notre ville. Elle sera grande et puissante, si son enfant s'avance en âge, et meurt doucement après avoir accompli toutes sotres de bonnes œuvres; mais si le malheur le frappe en sa jouvence, ah! malheur sur lui! malheur sur nous! le même orage emportera l'arbre et l'arbrisseau, la cité et le citoyen, brisant la fleur et le chêne qui lui servait de soutien!

A ces mots, elle disparut; ses paroles reftèrent gravées dans le souvenir de toutes les commères du voisinage; colportées de bouche en bouche avec toutes sortes de commentaires surnaturels, elles finirent par devenir un article de foi... L'infant, désormais, était le gardien de la cité.

Quand donc il fut bien avisé que le jeune

homme, en deçà de toute ambition, acceptait l'humble profession de son père, et qu'il était déjà un bon ouvrier, l'inquiétude publique allant des particuliers aux magiſtrats, ceux-ci finirent par se réunir dans l'Hôtel de Ville, où ils entrèrent en délibération des moyens de trouver une position convenable au mérite, au talent, aux services déjà rendus, et surtout (mais sans le dire) à la prédeſtination du jeune bachelier. Quand ils eurent délibéré, sans arriver à une conclusion, l'un de messieurs les conseillers municipaux proposa :

1° Qu'une bibliothèque publique serait inſtituée et composée avec les dépôts de livres entassés depuis 1793 dans les greniers de la mairie... Il demandait, ensuite, que le jeune Benjamin fût nommé bibliothécaire de la ville, aux appointements de douze cents livres, et trois cents livres pour l'employé sous ses ordres. Un local convenable serait disposé pour la susdite bibliothèque, où les habitants de la ville auraient le droit de lire et de travailler. —Après quelque opposition (il en faut à toute chose), ce beau et bon projet fut adopté, qui le croirait? tout d'une voix.

M. le comte de Terre-Noire, lui-même, accorda sa boule blanche au jeune bibliothécaire, après avoir déclaré, cependant, qu'en principe, il était opposé à ces amas de livres qui apprennent au peuple des sciences au moins inutiles.

Toutefois, quand on lui eut répondu que ces livres provenaient des anciens couvents de la province, et qu'ils gardaient encore une suave odeur d'encens et de verveine; qu'ils avaient appartenu, dans les temps d'autrefois, aux oratoriens de Vienne, en Dauphiné, aux chanoines de Mâcon, aux bénédictins de Beaune, aux franciscains de Dijon, aux dominicains de Champagne, aux capucins de Riom, aux déchaussés de Lons-le-Saulnier, aux lazariſtes de Romans, aux évêques de Châlons et de Bellay, à nosseigneurs les chanoines comtes de Lyon, à la bibliothèque des auguſtins, des céleſtins et des révérends pères de la Société de Jésus, que l'encyclopédie et ses démons n'avaient jamais pénétré dans ce rendez-vous des écrivains les plus auſtères, et que nécessairement, l'hôte assidu de ces savantes merveilles n'irait pas plus

Digitized by Google

loin que le grand siècle, M. de Terre-Noire, ami d'un progrès modéré, n'eut rien à répondre et se déclara satisfait.

La date de ce grand jour eſt encore aujourd'hui toute flamboyante, en lettres d'or. Le marbre est resté sur les murailles du monument renversé.

Google

V

Notre heureux bachelier, quand il apprit cette étonnante nouvelle et ces grandeurs inattendues, en fut presque épouvanté. Mais le plus charmé, le plus ravi, le plus glorieux de tous les citoyens, à l'annonce de ce grand établissement, ce fut ce même dom Martinus, le bénédictin qui avait été le vrai précepteur de l'enfant. — A la fin donc il retrouverait, après une si longue et si cruelle persécution, remis en bel ordre et brillant de leur nouvelle splendeur, ces beaux livres, l'inépuisable objet de ses regrets, enfouis si longtemps dans les ombres sanglantes de la Terreur! Le doux vieillard, dans sa joie, eût volontiers

entonné le cantique du vieux Siméon : *Et maintenant, grand Dieu, tu peux rappeler à toi ton serviteur!*

Vite et vite, on se met à l'œuvre. Il ne manquait pas, dans l'hôtel des anciens comtes de la province, de grandes salles inoccupées. On choisit la plus aérée et la plus vaste, et, sur de belles planches en vieux chêne, furent disposés en bel ordre, et de façon à contenter les regards les plus difficiles, les livres de théologie, à commencer par la *Vulgate* et les *Commentaires* de dom Calmet; les *Pères de l'Église,* dans leur belle reliure en vélin cordé, aux armes des archevêques de Lyon; l'*Hiſtoire des Conciles*, où toute l'hiſtoire moderne eſt contenue; et les *Traités*, les *Prières,* les *Sermons*, tout ce qui fut rencontré de plus rare et de plus beau.

Tous les goûts sévères et charmants pouvaient se satisfaire en cette réunion de vieilles choses : le théologien n'avait rien à envier à l'archéologue, et le gentilhomme au villageois. Il y avait des livres pour la bonne femme et pour le poëte, et l'enfance elle-même n'était pas oubliée. Nous nous croyons de grands

3.

inventeurs, nous n'avons pas fait mieux que l'*Hiſtoire des Conciles,* la *Cuisinière bourgeoise,* la *Maison ruſtique* et les *Contes de Perrault.*

— Mon jeune maître, ainsi parlait le père Martinus, de même que l'on se méfie assez souvent d'un homme en haillons, un livre en mauvais état repousse et déplaît, pendant que le vieux maroquin eſt irrésiſtible. Ainsi, moins les livres de théologie ont d'attrait, de nos jours, plus il nous faut choisir parmi ceux qui témoignent d'un grand zèle à les parer dignement. Patience! Un temps viendra, mon fils, où les hommes, rassérénés, s'apercevront que la théologie eſt une science excellente; que saint Ambroise eſt l'égal, pour le moins, de Cicéron, et que Jean Chrysoſtome eſt à côté de Démoſthènes. Bon! voilà qui eſt fait; nos grands livres de théologie occupent la place d'honneur. Dans ce coin plus sombre et très-convenable encore, on mettra la jurisprudence; au dernier rayon, le droit romain; au-dessous, le droit français; bientôt, le droit de la nature et des gens; puis, les *lois, ordonnances, coutumes,*

ſtatuts, francs-alleux, arrêts, mémoires et plaidoyers, mémoires à consulter, procédures, opuscules, observations, capitulaires; et tout au bas, le *droit canon...*

Ce qui fut dit fut fait, et le droit, moins éclatant que la théologie, et moins bien relié, fit encore assez bonne figure aux rayons supérieurs. Nos bibliothécaires en vinrent ensuite aux philosophes, aux moraliſtes, au *Platon* de Dacier, à la *Logique* de Nicole, à Plutarque, à Montaigne, à Charron, à la *Politique* d'Ariſtote, aux opuscules politiques de François Grimaudet. Ils releguèrent dans les rayons que recouvrait la porte en s'ouvrant, la *chimie*, l'*hiſtoire naturelle* et l'*agriculture*, à cause des progrès dont ces belles sciences se targuaient chaque jour, par la voix de leurs professeurs.

— Hélas! disait Benjamin à son vieux mentor; si nous avions les œuvres de M. de Buffon!

— Mais nous ne les avons pas, reprenait dom Martinus, et nous les remplacerons par la *Chimie* de Lefébure, l'*Hiſtoire du chêne* de Jean Duchoul, le *Prædium*

rusticum imprimé chez Henri Estienne, en 1654, les *Discours économiques* de Choiselat, et le *Livre de prouffits champestres et ruraulx*, par Pierre Décressence.

Quand ils furent arrivés à la médecine :

— Ah! disait le père Martinus, les vilains livres! Ils exhalent une horrible odeur de casse et de sené; mais ils nous serviront pour meubler les derniers rangs, et nous les cacherons de notre mieux, avec nos livres de rhétorique signés de Henri Estienne, de M. Ménage, du père Lamy, de M. Rollin, de Nicolas d'Hauteville; et des discours de réception à l'Académie française, imprimés à l'Imprimerie royale.

Il triomphait, le bon père, en prononçant ces noms chers à ses habitudes, à ses instincts de rhétoricien, pendant que son élève, un peu moins enthousiaste, posait dans leurs cases tous ces vieux livres. Mais lui aussi il eut sa journée; et quand, dans le plus bel emplacement, au beau milieu de la salle, sur la muraille au nord, il eut l'honneur d'exposer les poëtes, on eût dit qu'il avait vingt coudées, la taille des héros d'Homère. Homère était là, non loin de Virgile; Pindare à côté de Sapho;

Horace accompagnait gaiement Catulle, Tibulle et Properce. O bonheur! le jeune homme avait retrouvé les *Amours* d'Ovide et ses *Métamorphoses*, et l'*Art d'aimer*.

— Peuh! disait le bénédictin, si nous laissions ces *Amours* dans le capharnaüm?

— Grâce pour eux, mon père!

Et le bon père fermait les yeux. Ils enfermèrent dans la même armoire, à double tour, Phèdre et Juvénal, Perse et Martial.

— Êtes-vous content, mon père? Voici votre ami, le père Vanière, un héritier de Virgile.

Et le savant père, en souriant, d'applaudir aux douces paroles de son élève. Les poëtes français eurent leur tour. Sur le même rayon, voici : Charles d'Orléans, Villon, Jean Marot, de Caen, et son fils Clément Marot, de Cahors, et tous les autres jusqu'à Régnier. On eût cherché vainement le *Parnasse satirique* et les *Contes* de La Fontaine, mais Despréaux régnait en maître. Arrivaient en même temps les Italiens : Arioste et Tasse, et Dante, et même un petit tome assez joli, contenant les sonnets de Pétrarque.

— On fermera cette armoire à clef, disait dom Martin en fronçant le sourcil.

— Attendez, reprenait Benjamin, que nous mettions, ici même, les poëtes dramatiques : Sophocle, Euripide, Eschyle, et Sénèque le Tragique; Plaute et Térence à côté de Molière, et Racine, et Corneille, et, s'il vous plaît, ces romans...

— Des romans! s'écriait le savant père; y pensez-vous, mon fils?

— *Daphnis et Chloé*, mon père, traduit par Amyot, grand aumônier du roi. Certes, nous ne renverrons pas aux carrières Jean-François Rabelais? Les *Œuvres de Scarron*, faisons-leur grâce, en souvenir de madame de Maintenon, qu'elles ont habillée et nourrie avant qu'elle fût reine de France. Et que dites-vous de *Télémaque?*

— Eh bien! fais comme tu voudras, repartit le bon père en soupirant. Tu as réponse à toute chose. On voudrait t'arracher les *Contes et Nouvelles* de Marguerite de Valois, tu crierais : « A la garde! » et la force armée arriverait à ton aide. Ainsi, fais à ta guise; mais, pour Dieu! renferme avec soin

tous ces livrets de peſtilence et ne les prête à personne. Moi qui te parle, hélas! je n'aurais pas le courage de déchirer ces blancs vélins, d'arracher ces belles images, de jeter au feu les beaux feuillets de ces vieux poëtes, à qui le bon Dieu, sans doute, a pardonné.

C'eſt ainsi que tout fut sauvé, dans ces épaves, par un vieillard, par un enfant. Et lorsque tous ces livres furent à leur place, en bel ordre, le jeune bibliothécaire, trouvant dans les greniers des images au rebut, les transporta dans la galerie hospitalière, et Louis XIV ne fut pas très-indigné de se trouver à côté du général Bonaparte; Louis XVI, à côté du général Jourdan. La reine Marie-Antoinette accepta volontiers pour vis-à-vis mademoiselle Charlotte de Corday, petite-nièce du grand Corneille. Plusieurs belles tapisseries des Gobelins, représentant les batailles d'Alexandre, achevèrent de compléter cette intéressante décoration. Un vieux bureau de Boule, aux armes royales, relégué dans la chambre des huissiers, se pavana bientôt dans le cabinet de M. le directeur. On n'a jamais vu plus de zèle et plus d'ouvrage accompli par

si peu de travailleurs. En six mois, tout fut prêt, et les portes s'ouvrirent à deux battants à ces bourgeois émerveillés de posséder tant de belles choses, pour si peu d'argent.

Les huit premiers jours, la foule fut assez grande, et les curieux vinrent de toutes parts; mais bientôt, la curiosité étant satisfaite, la paisible cité rentra dans son calme. *Admirer peu* était sa devise. Seuls, quelques savants du dernier siècle, et deux ou trois jeunes professeurs, un vieux lieutenant qui traduisait Horace, un ancien président à mortier qui faisait un commentaire du Code Napoléon, de jeunes abbés en quête d'un sermon pour le jour de Pâques ou la *Quasimodo*, d'anciens abonnés au *Mercure de France*, heureux de retrouver la *Clélie* ou la *Zaïde*, et chaque jour quatre ou cinq oisifs, étonnés de la quantité de livres qu'une armoire peut contenir, tel fut le personnel autour du tapis vert dans le salon carré. Chacun sait le respect, même involontaire, qu'une grande collection impose à tout le monde, et d'ailleurs le silence était une habitude parmi les citoyens qui peuplaient encore ces vastes hôtels.

Ainsi, rien ne troubla le jeune Benjamin dans cette immense entreprise d'un catalogue général. Un catalogue! il n'eſt pas d'œuvre entre toutes les œuvres humaines qui soit entourée de plus d'obſtacles. A l'heure où nous sommes, les plus habiles cherchent encore un sentier qui les conduise à ce chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Dans ce magasin vaſte, aéré, où le père et la mère étaient de bonne humeur, gagnant bien leur vie et contents de leur célébrité, le jeune bachelier menait une vie heureuse, et même il n'en rêvait pas d'autre. Il avait, pour dire en un seul mot ce qui faisait son charme et sa force, il avait l'innocence. On eût mis entre ses mains le discours sur l'*inégalité des conditions*, il ne l'eût pas compris. Il croyait, comme un enfant, à l'égalité de tous les hommes, s'étant vu, dès le plus jeune âge, ami et compagnon, disons mieux, le protecteur du dernier héritier des comtes de Terre-Noire.

A quel signe eût-il reconnu que son père exerçait une profession peu libérale? — Il n'avait entendu, dès le berceau, que des louanges; il était devenu, peu à peu, le fils adoptif de sa

Digitized by Google

ville natale; il était le bienvenu dans chaque maison: place au feu, place à la table; et déjà, qui le croirait? les fillettes de dix-huit à vingt ans lui confiaient tout bas, en rougissant, les secrets de leur cœur. Il lisait les billets doux adressés aux Agnès qui ne savaient pas lire; il écrivait pour les Célimènes qui ne savaient pas écrire; il enseignait la prudence à celle-ci, la patience à celle-là; il était rebelle aux mauvaises passions, doux et bienveillant pour tout le reste.

On l'écoutait, on l'admirait par toute la ville; elle était obéissante à sa moindre parole, et les vieillards et les enfants tenaient à lui plaire.

Un jour, comme il revenait de sa promenade à travers les champs, il rencontra, battant le pavé, une enfant mal vêtue, affamée; elle était en proie aux cris, aux insultes, aux projectiles des petits bohémiens de la rue. Hélas! quelle misère et quel abandon! Au premier regard jeté sur cette malheureuse, Benjamin, appuyant sa main sur cette épaule frémissante, imposa silence à l'émeute; il conduisit la jeune fille dans le magasin de son père, et là, par les soins les plus empressés, il

s'efforça de lui faire oublier sa mésaventure.

— Ah ! qu'on est bien ici ! disait la fillette en respirant à son aise ; et si contente de cette hospitalité franche, elle racontait à ces braves gens qu'elle habitait là-haut, sur les sommets, la maison Maudite, et que sa mère avait nom : l'*Excommuniée*.

En vérité, cette mère étrange était née en cette province. A peine elle eut vingt ans, elle avait quitté le pays natal pour courir les hasards de la vie errante. Elle avait été fort jolie, et faute de mieux s'était faite comédienne. Elle appartenait à la race madrée et méchante des soubrettes ; elle était Nérine, elle était Madelon. Elle avait donc traversé, non pas sans y laisser sa beauté, sa jeunesse et son bel esprit, tous les abîmes : battue des uns, adorée des autres, riche et pauvre, en grand habit, en piètre parure. Et tant et tant qu'à la fin, vaincue, elle était revenue au bercail avec sa fille, unique heureusement. Mais les regrets du passé, les ennuis du temps présent, le mirage ancien et cette solitude entourée de haine et de mépris, avaient tourné l'âme et le cœur de cette femme.

Elle était née acariâtre; elle avait fini par être méchante, et s'était mise à torturer cette enfant, son espérance. — L'enfant, maltraitée au dedans et mal tenue au dehors, avait rencontré toutes sortes de petites colères; elle était, sans le savoir, une façon de paria comme sa mère, et c'était, parmi les gens les plus sensibles, à qui repousserait du pied cette infortunée... Il ne fallut rien moins que l'intervention de Benjamin pour donner quelque trève à ces coups d'épingle. A la bien prendre, elle avait des traits charmants, des yeux pleins de feu, la bouche grande et belle, une de ces bouches où le souffle arrive avec les inspirations, qui semblent faites pour le beau chant et la belle parole; un front vaſte, des sourcils noirs et bien arqués, des cheveux... plus qu'elle n'en voulait : tout cela troussé en chignon, relevé à la bonne franquette ; et puis, sitôt que vous aurez mis un doux rire à ces lèvres fines et fraîches, vous aurez un portrait digne du vieux Greuze, à l'heure où la jolie enfant va casser sa cruche un peu fêlée. On ne voit pas les larmes... encore un inſtant, les larmes vont couler.

— Oh bien ! moi, reprenait le père de Benjamin, je suis un philosophe, un voltairien ; j'aurais pu chausser M. Diderot, et tel que vous me voyez, j'ai travaillé chez mon ancien maître aux brodequins de mademoiselle Contat, aux cothurnes de M. Lekain. « Mon ami, me disait M. Lekain, tu exerces, sans t'en douter, une profession libérale, et tu trouverais dans Homère, plusieurs passages où ce grand poëte, lorsqu'il veut faire l'éloge d'une déesse ou d'un dieu, les appelait *les bien chaussés.* » Si donc vous voulez, mignonne, entrer chez nous et goûter les douceurs de notre état, je vous l'apprendrai volontiers ; votre main lefte et vos doigts effilés ne sont pas indignes d'un si noble travail.

A dater de ce jour, la petite Lisette (c'était son nom de guerre, elle n'en savait pas d'autre) obtint les honneurs d'un tabouret dans un coin du *Soulier galant*, et son bon maître eut la charité de commencer par conftruire, à l'usage de sa jeune apprentie, une formidable paire de souliers à double semelle dont elle avait grand besoin. Même il lui recommanda fort de ne dire à personne qu'il était l'archi-

tecte de ce monument *plus durable que l'airain;* en son par-dedans, il rougissait de cette double semelle, qui ressemblait un peu trop aux chaussures cloutées comme en portaient les hommes d'avant la Révolution. A cette magnificence inaccoutumée, Dieu sait si Lisette était contente, et si, dans les premiers jours, elle portait ses souliers plus souvent à sa main qu'à ses pieds!

— Patience, patience! ajoutait le brave homme, avant quatre ou cinq ans d'ici, tu en sauras, Lisette, autant que nous.

A l'abri de ce toit paisible, hospitalier, laborieux, la fillette eut bientôt retrouvé la confiance et la vivacité de son bel âge; elle chantait comme un pinson, elle sautait comme une bergeronnette, et le magasin retentissait de ses roucoulements. Même, il y eut un jour où le père de Benjamin, très-glorieux et très-étonné, s'arrêta en contemplation devant son fils, qui découpait, d'une gentille façon, la semelle en cuir léger d'un chausson de bal.

— Ma foi, dit-il, mon garçon, je ne l'aurais pas cru, mais, par saint Crépin et saint Crépinien, martyrs, tu as vraiment du bon sang de

cordonnier dans les veines, et, comme dit l'autre,

Ton premier coup d'aiguille égale tous les miens.

La mère arriva sur l'entrefaite, qui fit chorus avec le père, et Lisette, à son tour consultée :

— Oh! la belle œuvre de bachelier, disait-elle; et c'était bien la peine, en effet, de remporter toutes les couronnes que voilà suspendues à la muraille! Et d'un beau gefte, elle désignait ces trophées innocents qui déjà tombaient en poussière.

— Apprenez, mademoiselle Lisette, disait le père Benjamin, que toutes ces couronnes si peu durables ne valent pas, pour bien vivre, une bonne alène, et je vous défends de décourager mon fils.

Mais personne ici-bas ne saura jamais quel fut l'étonnement de la cité tout entière, et disons mieux, son épouvante, en apprenant que le « fils de la ville » (ils l'appelaient l'*infant*), touchait sérieusement aux outils de son père.

— O ciel! eft-ce possible? Un si rare esprit et de si grandes études, pour finir par un sou-

lier de satin! Tel était le discours unanime.

On s'arrêtait dans la rue afin de se communiquer la grande nouvelle. — On l'a vu, ma commère, il ne s'en cache pas, une alène à la main!

— Et cela vous étonne? ajoutait le comte de Terre-Noire à son ami le chevalier des Bluets. Les petites gens seront toujours les petites gens, et, comme on disait sous notre Henri IV, *la caque sent toujours le hareng.*

Pendant que chacun s'ébattait sur sa destinée, étranger à tous ces bruits, l'infant s'oubliait près de Lisette. Il l'écoutait, la contemplait et l'admirait tout à son aise. La fillette était si charmante, à présent qu'elle avait retrouvé son doux rire, et cette heureuse relâche de dix heures par jour à la tyrannie maternelle! Elle riait, elle chantait; elle récitait à ces gens émerveillés les plus beaux passages du *Dépit amoureux*, les plus folles gaietés des *Folies amoureuses*. La Comédie, à son berceau, l'avait bercée; elle n'avait pas entendu d'autre antienne que les chansons de Regnard, de Lesage et de Dancourt. Sa mère en était imprégnée, et même, en ses colères, elle récitait des tirades qui lui revenaient en mémoire.

Quand elle battait sa fille innocente, elle eût volontiers cherché son excuse dans les coups de bâton que donne en plein sac Scapin à Géronte.

La comédie ancienne eſt ainsi faite : obéissante aux jeunes gens, impitoyable aux vieillards. Pourvu qu'elle rie, elle eſt contente ; indulgente à l'amour, toutes les autres tendresses lui font peur.

De cette assiduité de l'*infant* dans le magasin de son père, on eut bientôt tiré cette conclusion, que déjà *le fils de la ville* avait mis en oubli Homère, Horace et Cicéron.

VI

Cependant la jeune Lisette, en peu de mois, était devenue une grande artifte dans l'art de tailler, de broder, de coudre et de piquer un soulier.

— Sur la foi de mes pères, je ne ferais pas mieux, disait souvent le père Benjamin à ses pratiques.

Puis elle travaillait si gaiement, si gentiment! Elle était, avec le petit Benjamin, la joie et le bonheur de cette maison. A eux deux, ils s'en partageaient toutes les grâces; Benjamin était le silence, et Lisette était la gaieté : il rêvait, elle chantait. Quand il revenait de sa bibliothèque, écrasé sous le

Digitized by Google

poids de tant de sciences confuses qu'il avait entrevues dans ces gros livres, et qu'il retrouvait ce doux regard posé sur lui, tendresse accorte et fraternelle, il se disait qu'il n'y avait rien de plus rare et de plus divin dans les idylles de l'Ancien Teſtament, rien de plus charmant dans Théocrite, et Dieu sait comme il embellissait, dans les fêtes de son imagination, cette fillette aux pieds légers!

Il l'appelait tour à tour : Daphné, Chloé, Néère, Amaryllis; il lui récitait les plus beaux morceaux de Virgile et d'Anacréon dans leur langue. — Elle riait, mais elle n'était pas tant ignorante, en ces belles amours, qu'elle n'en comprît quelque chose. Ainsi se passèrent, entre elle et lui, deux belles années pleines d'innocence et de contentement; lui plongé dans sa tâche, elle acceptant volontiers le travail de chaque jour. Elle était heureuse, et si parfois sa mère encore la voulait battre, elle faisait si bien, que les coups se perdaient dans le nuage. Enfin, on ne bat pas souvent une belle fille de bel air et de belle taille, élégante, et qui ne coûte plus rien à sa tendre mère.

Ajoutez que pas un mauvais discours de leur entourage n'avait troublé Lisette et Benjamin : travail, innocence et jeunesse, autant de remparts contre la médisance. On aimait la fillette, on respectait le garçon.

Brièveté de la vie heureuse! — Un matin, comme ils étaient sur le seuil de la porte, à causer de ces mille choses que le cœur garde et qu'emporte le vent, Benjamin piquant le satin, par courtoisie, et Lisette le laissant faire et s'amusant à l'appeler *maladroit !* voici soudain la mère Rabat-Joie, aux lèvres pincées, à la démarche hardie (on voyait bien qu'elle avait joué dans ces derniers temps, quand le tablier de Dorine eut accusé sa taille épaisse, les Sémiramis, les Mérope et les Agrippine) :

— Il est temps, dit-elle au père Benjamin, que nous mettions un terme à cette sotte plaisanterie. Avez-vous donc pensé, monsieur le faiseur de chaussures, que ma fille était faite uniquement pour piquer des bottines? La voilà grande et belle, et maintenant je l'emmène en pays civilisés.

— Emmener Lisette! O ciel! est-ce possible?

et qu'allons-nous devenir ? s'écriaient le père et la mère Benjamin.

Le petit Benjamin se taisait; il cherchait en vain à comprendre. Il se demandait s'il n'était pas le jouet d'un mauvais songe? On lui reprenait sa Lisette! il ne l'entendrait plus rire et chanter! De son côté la fillette était atterrée. Il eſt vrai que souvent sa mère l'avait avertie; elle lui disait qu'elle s'en irait bientôt chercher fortune en quelque grande ville et sur quelque théâtre, où la jeunesse et la beauté de mademoiselle Lisette amèneraient la foule attentive. A ces discours, disons mieux, à ces menaces de sa mère, Lisette avait répondu par son beau rire : elle n'y croyait pas. Mais à cette heure funeſte, elle comprit que son arrêt était sans appel. Sans doute, elle riait et plaisantait volontiers, mais elle était naturellement obéissante. On trouverait sa pareille, *Sélénie*, dans une pièce latine intitulée *la Cassette*. On se ressemble de plus loin.

— Et quand partez-vous? demanda le père Benjamin quand il se fut un peu remis de sa vive émotion.

— Nous partons dans trois jours, reprit la mère : on vient nous prendre, et soyez en repos, monsieur Benjamin, sur nos deftinées; la demoiselle ici présente eft réservée aux plus grands honneurs. Désormais, ses jours ne seront que fête et plaisir; son nom glorieux volera de bouche en bouche; et si nous avons, ma fille et moi, une prière à vous faire, c'eft de ne point révéler à quelles occupations vous l'avez dressée. Acceptez cependant nos remerciements, et croyez, quel que soit l'avenir qui nous eft réservé, que la mère et la fille ne vous oublieront pas.

Elle sortit en reine Sémiramis, emmenant sa fille. Hélas! la pauvre Lisette, elle avait la main sur ses yeux, et déjà de grosses larmes roulaient à travers ses jolis doigts.

Nous renonçons à dépeindre ici la surprise et la douleur de ces bonnes gens. Ils aimaient cette enfant comme leur propre enfant; ils étaient charmés de sa chanson, de sa bonne humeur, de ce joli bruit qu'elle faisait autour d'elle. Elle faisait tout l'ouvrage, et c'était la première fois qu'ils s'en apercevaient. Elle vivait de si peu; d'un rien elle était contente; elle avait

Digitized by Google

si bien le grand art de réjouir le petit Benjamin, ce beau ténébreux! Et déjà le père et la mère s'inquiétaient de leur héritier. Quoi donc! le voilà tout seul désormais, sans Lisette? Ah! le malheureux! il eſt perdu. Il ne quittera plus ses gros livres; plus de promenades et de loisirs pour Benjamin. Lisette elle-même avait tant de peine à l'arracher à ses études, à ses rêves, à sa contemplation!

Présages funeſtes et trop vite accomplis! De même qu'il appartenait à sa ville natale, on eût dit qu'à sa chère Lisette, appartenaient l'âme et l'esprit du bachelier.

Le lendemain, il ne vint pas au déjeuner, il avait oublié l'heure. Il fallut que Lisette le vînt chercher dans sa retraite; elle le trouva qui regardait, sans la voir, la lettre ornée des *soliloques* de saint Auguſtin. Qu'il était pâle et malheureux!

— Viens, Benjamin, lui dit-elle, on t'attend à déjeuner chez toi, je dîne avec vous.

A ces mots, il ferma le livre et la suivit. Ces trois derniers jours se passèrent triſtement. Lisette arrivait sur le midi, elle reſtait jusqu'à deux heures. Le soir venu, Benjamin l'allait

Digitized by Google

rejoindre chez sa mère et s'étonnait de toutes ces malles que l'ancienne comédienne remplissait de mille oripeaux sans forme et sans nom.

Il se souvint alors que cette femme était une excommuniée, et il se disait : « C'est bien fait. » Lisette obéissait à sa mère comme un corps sans âme, et parfois elle regardait son timide amoureux avec des yeux éblouis, des yeux de fantôme. Enfin, lorsque l'heure du départ eut sonné, quand les bagages de la comédienne furent entassés sur la diligence, cette femme impie eut une espèce de remords, et elle dit à ces deux enfants :

— Allez nous attendre au bout du parc de la préfecture ; la diligence passera par là, dans une heure.

Aussitôt, voici Lisette et Benjamin qui partent en toute hâte. Ils s'arrêtèrent au *Soulier galant*, et la pauvre Lisette, entourant de ses deux bras la tête du père et de la mère Benjamin, se mit à les baiser chacun sur une joue avec des larmes silencieuses. Toutes ces larmes se mêlaient et se confondaient ; il fallut que le jeune homme, enfin

prenant sa part de toutes ces douleurs, commandât le courage et la résignation.

— Adieu, ma fille, adieu, ma chère Lisette! Adieu, disaient ces braves gens en la bénissant.

Elle sortit pour ne pas éclater; Benjamin la suivit. Ils entrèrent, se tenant par la main, dans les jardins de la Préfecture, et par les grandes allées de ce vieux parc plein de soleil et d'ombre, ils allaient dans l'ombre. On eût dit Paolo et Francesca dans les ténèbres que Dante a chantées. Ainsi Lisette et Benjamin : ils ne se parlaient pas, ils ne se regardaient pas. En vain les oiseaux chantaient, le ciel brillait, le ruisseau jasait, rien ne pouvait les distraire de leurs ennuis. Mais quelle épouvante, hélas! quand ils se trouvèrent au bout du parc, hors des murs, à l'endroit même où la rivière fait un gué qui mène au grand chemin. Alors le frisson les prit, leur douleur fut au comble. Ils en comprenaient toute l'étendue... Elle avait dans le regard un certain : « Oui, je t'aime! » Il l'avait, lui, sur les lèvres. Ils n'osaient pas, ils ne surent pas les joindre, ou bien le temps leur manqua.

La route était en pente, et le lourd carrosse arrivait au trot de trois chevaux qui sortaient de l'écurie. Alors, comment faire? — Il était si timide! Elle était si peu hardie! Il ne lui fit aucun serment; elle ne lui fit aucune promesse. Ah! promesse et serment : leur innocence était si grande que sans doute ils les auraient tenus. Il lui dit cependant :

— Vois-tu, Lisette, à cette place, ici, je viendrai chaque jour attendre le jour où tu reviendras.

— Non, non, dit-elle, Benjamin, pas chaque jour, mais le premier jour de chaque mois, tu peux m'attendre. Un de ces jours-là, je reviendrai.

Et comme le lourd carrosse arrivait d'une horrible façon, tant il allait vite, elle prit la tête de Benjamin et la baisa. Sa mère était dans le coupé de la diligence. A côté de sa mère, un homme assez laid, les doigts en spatule et chargés de bagues, une chaîne d'or à son cou, des breloques, une cravate rouge, un gros rire, eussent fait reconnaître aux moins clairvoyants l'un de ces directeurs de théâtres forains, presque aussi malheureux que les

comédiens qu'ils traînent à leur suite. Il avait été le camarade et le compagnon de la duègne. Elle avait été Marinette pendant qu'il était Gros-René, et maintenant qu'ils n'étaient plus bons à grand'chose, ils comptaient sur la grâce, l'élégance et le bel esprit de cette fillette en son avril.

— Adieu, Benjamin, disait Lisette avec un gros soupir; puis, résignée, elle montait à la place qui lui était réservée.

Il était là, muet, debout, sans parole, et quand il voulut parler, la route avait tourné, la diligence était déjà loin !

Digitized by Google

VII

Il ne fallut rien moins que les tendresses, le dévouement, la charité, la pitié d'une ville entière, les bontés, les encouragements de l'évêque, la douleur même de son père et de sa mère, enfin, le travail, le divin travail, allégeance et contentement des têtes bien faites et des honnêtes cœurs, pour rendre un peu de calme au petit Benjamin.

S'il ne fut pas tout à fait consolé, du moins il reprit les apparences de la résignation.

Il n'était pas trifte, il n'était pas gai; il répondait par de bonnes paroles à toutes les tendresses. Il avait grand soin de ne pas inquiéter son père et sa mère en les quittant trop sou-

vent. Il causait avec eux plus qu'il n'avait fait du temps de Lisette; il eſt vrai qu'ils causaient de Lisette. Enfin, le catalogue avançait, et dom Martin se disait chaque matin : « Ça va mieux; le voilà calme. Il sait bien toutes ses dates, et ses descriptions sont dignes d'un maître. » En même temps, le jeune homme étudiait pour son propre compte. Il lisait les anciens; il les aimait, et nourri de la moelle des lions, sans savoir qu'il était poëte, il composait de longs poëmes, voire des poëmes dramatiques, tant il avait fréquenté le vieil Eschyle, un pontife; Euripide, un amoureux; Sophocle, un hiſtorien! Il pensait toujours à Lisette, il n'en parlait à personne. Il cherchait, mais en vain, à retrouver ce grand nom dans la *Gazette de la Province*... Il n'y avait point de Lisette. Elle n'avait pas promis d'écrire, elle écrivait cependant, — mais on ne reçut pas une seule de ses lettres. La seule nouveauté qui perçât au bout de deux ou trois mois, dans les feuilletons des Geoffroy de la province, fut une ingénue, une Agnès, qui s'appelait, en lettres moulées, *mademoiselle Stéphanie*.

Elle était, disait-on, l'idole du Grand Théâtre de Lyon, et promettait de détrôner mademoiselle Mars elle-même. Chaque semaine, avec une admiration croissante, le journal enregiftrait le nom glorieux de mademoiselle Stéphanie. Elle avait joué le rôle de Léonore dans l'*École des maris;* plus tard, le rôle d'Armande des *Femmes savantes*. Elle charmait la ville entière dans les *Folies amoureuses* de Regnard.

— Qu'elle eft heureuse!

Ainsi disait le petit Benjamin à chaque nouveau triomphe, et plus que jamais il songeait à Lisette. Il la sentait à ses côtés tout le jour; il lui semblait qu'elle était là présente; il entendait le frou-frou de sa robe et le craquement de son soulier neuf. Il la revoyait, la nuit, dans ses songes; ses premiers vers, il les adressait à Lisette. Il en était venu, lui qui ne haïssait personne, à ne plus supporter le nom de sa rivale, mademoiselle Stéphanie; et c'eft pourquoi il cessa de lire le journal. Il allait presque tous les jours, par les mêmes sentiers, se promener jusque sur les bords de la petite rivière, et les yeux tout au loin sur

la grande route, il attendait la diligence. Elle arrivait... elle passait; pas de Lisette! Alors, il se promettait bien de ne pas revenir, et se tenait parole pendant vingt-quatre heures, mais jamais, au grand jamais, par le soleil, par le vent de bise et par la pluie et le brouillard, il n'eût manqué, le premier jour de chaque mois, de se retrouver, à la même heure, assis sur la même pierre où Lisette avait posé son pied charmant.

Le second jour du mois de mai, son père et sa mère, un bouquet à la main, célébrèrent sa bienvenue. Il avait vingt ans ce même jour. Il avait, la veille, achevé son catalogue et commencé sa première tragédie. On peut penser s'il fut tendre à ces bons parents, qui se réjouissaient d'avoir un an de plus. Quand il sortit de son logis, il se trouva que ses voisins et ses voisines, surtout ses voisines à marier, se tenaient sur le pas de leur porte, et souriaient à l'enfant de la cité. C'était un dimanche. Il entra dans la cathédrale, et l'on eût dit que l'évêque l'attendait, tant il se trouva juste à point pour le bénir.

Les cloches sonnaient, l'orgue emplissait

Digitized by Google

les voûtes sublimes de ses mélodies. Sur le parvis, les enfants chantaient le mois de mai. Ces tendresses, ces harmonies, la prière enfin, apaisèrent tout à fait les angoisses de ce jeune homme. Il se sentit tout renouvelé par le calme et la paix d'alentour. L'ardente image qui l'obsédait disparaissait peu à peu de son âme enfin rassérénée. Il n'avait pas tout oublié, il ne se souvenait guère que des plus douces émotions. Ces changements heureux sont le privilége des âmes honnêtes; l'innocence a ses beaux jours de récompense. A la fin donc, le voilà comme autrefois, marchant simplement dans la vie, et la laissant faire. Oublié, il oublie à son tour.

Comme il rentrait dans leur maison, donnant le bras à sa mère, et, son père à son côté, il rencontra M. le comte de Terre-Noire, qui lui dit :

— Je vous cherchais, jeune homme. On a beaucoup parlé de vous, hier, dans le conseil municipal. Nous savons que votre catalogue eſt achevé, et nous avons en récompense augmenté vos appointements de six cents livres par chaque année. Ainsi vous pourrez

Digitized by Google

songer à vous établir, avec la permission de M. et de Mme Benjamin.

Sur quoi, le père et la mère et le jeune homme ayant beaucoup remercié M. le comte, il ajouta :

— Vous savez que nous avons un nouveau préfet ?

— Je le sais, monsieur, reprit Benjamin.

— Vous savez aussi que vous êtes invité, ce soir même, en votre qualité de bibliothécaire, à la grande réception de M. le préfet? C'eſt un grand honneur pour vous, jeune homme; il n'y a que les magiſtrats, les conseillers de préfecture, M. le proviseur, MM. du conseil municipal, et vous enfin, qui soyez admis à présenter vos respects à M. le marquis de Persant, pair de France et commandeur de Saint-Louis. A neuf heures donc, soyez exact. Attendez-moi dans le premier salon, et je vous présenterai. Il n'y a pas huit jours encore, mon fils, sous-lieutenant des dragons du roi, me priait fort de lui donner des nouvelles de son camarade Benjamin et de le rappeler à son souvenir. A ces mots, M. le comte de Terre-Noire, d'un pas voisin

de la majesté, s'avança dans la rue Royale, qui menait à son château.

Un incident des plus légers vous donnera une idée approchante des grâces et des bontés dont ce jeune homme était entouré dans sa ville natale. On eût dit que chaque habitante était, pour lui seul, une fée, et lui voulait souffler du bonheur. Le soir dont je parle, après que le père et la mère eurent présidé à la toilette de monsieur leur fils, quand il eut mis son habit neuf et le ruban bleu qui lui servait de cravate, et qu'il fut parti de son pied bien chaussé, ses beaux cheveux blonds naturellement bouclés des deux côtés de sa tête ingénue, il se trouva qu'il avait perdu beaucoup de temps et que même il s'était fait attendre.

— Arrive donc, mon fils! s'écria la grande Fanchon, qui, depuis quatre ou cinq ans, était la factotum de la préfecture. Il y a beau jeu que M. le comte de Terre-Noire a demandé pourquoi tu n'étais pas à l'attendre? et je lui ai dit que tu étais déjà venu, mais que tu te promenais dans le parc. Tiens, prends ce bouquet; René, le jardinier, qui voulait le présenter lui-même, a compris que ces belles

fleurs te feraient bien venir de notre marquise, et te cède la place. Allons, courage! entre hardiment!

A la fin, son bouquet à la main, il entra, poussé par Fanchon, la joue aussi rouge qu'une pivoine, et fait à ravir. Juſtement, ces messieurs de la préfecture achevaient leurs compliments à M. le préfet, à madame la marquise; M. le préfet semblait ravi. C'était un gros homme, au front déprimé, portant légèrement ses ailes de pigeon, et très-glorieux de son habit décoré d'une plaque aussi resplendissante que le soleil. Il avait passé dans l'émigration les plus beaux jours de sa jeunesse et n'était revenu qu'à la suite de ses princes légitimes. Cœur fidèle, âme étroite, une intelligence assez lente, une ardeur à bien faire, et peu de courage au travail, tel il était.

Il rêvait les clefs et les honneurs d'un gentilhomme de la Chambre, ou, tout au moins, d'un premier chambellan. On l'avait nommé préfet, faute de mieux, mais avec de grandes promesses pour l'avenir. Si ces honneurs, nouveaux pour lui, semblaient le satisfaire, il suffisait de jeter un coup d'œil sur madame

Digitized by Google

la marquise de Persant pour comprendre qu'elle était beaucoup moins heureuse de sa position présente. Ah! la Parisienne! Il n'y avait pas huit jours qu'elle était arrivée en ce palais désert, et déjà l'ennui l'avait prise, un ennui de toutes les heures. Que faire, ô ciel? que devenir, dans cette ville à demi morte? à qui parler dans cette société d'hommes faits et de vieillards? Vieux capitaines, vieux employés, vieux savants, vieux maris à côté de leurs vieilles femmes. Pas un bruit de la mode! O Circé! qui te rendra cette élégante et piquante causerie, où, tête à tête avec une amie, au coin du feu, on repasse, avec tant de joie et d'ironie, la fête de la veille et les espérances de ce soir? On se dit à voix basse, avec de si beaux rires, les ridicules, les habits, les petites nouvelles, les médisances, les *on dit* de la ville et de la cour! Sans compter l'heure où les beaux messieurs, les grands juges des Tuileries et du noble faubourg, arrivent au cercle de madame et lui racontent ce qui se disait de monseigneur l'archevêque au foyer du Théâtre-Français, ou de mademoiselle Mars chez madame la dauphine.

Perdue en ces regrets, la marquise se voyait, en même temps, la dépaysée, allant çà et là dans la grande ville, à travers les beaux magasins, chez les bonnes faiseuses, achetant, essayant, chiffonnant, dépensant, que c'était une bénédiction. Volontiers, en ce moment, elle eût pris pour sa devise : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien...* la devise de Valentine de Milan.

En sa désespérance, elle avait, mais en vain, espéré que dans cette présentation solennelle de toutes les intelligences qui avaient l'honneur de l'approcher, elle rencontrerait au moins un homme à qui parler, et qui sût répondre à qui l'interrogeait. Elle ne vit que des figures souriant du même sourire, et même, ô chose étonnante ! elle comprit, dans tous les regards de ces bourgeois, que pas un seul ne la trouvait belle ! Ou bien celui-ci l'approchait, les yeux baissés, sans regarder sa beauté, ou bien celui-là, moins incliné, jugeait, au premier coup d'œil, que cette femme était étrange, et voilà tout, en songeant que sa propre épouse était bien plus charmante. Et puis, les uns et les autres s'in-

Digitized by Google

clinaient, balbutiant à peine un compliment banal.

Notez bien que cette femme était superbe; elle touchait à ses trente ans; ses cheveux d'or, relevés sur un front royal, avaient une teinte brune au sommet de la tête, qui semblait pleine de rayons. Le plus hardi, à son aspect, se sentait pris d'un vrai malaise, et plus d'un bourgeois de céans vécut longtemps près de cette beauté sans s'expliquer ce phénomène. Un phénomène, en effet : ces deux grands yeux d'un éclat surnaturel n'étaient pas de la même couleur. L'œil droit était noir, impérieux, insolent; l'œil gauche était d'un bleu tendre, éloquent, plein de grâce et de charme. Aussi, quand vous étiez frappé de ce double regard, vous ne saviez auquel entendre. Elle était semblable au sphinx, ou mieux encore aux armes d'Angleterre : une rose en peinture, un lion en action. Le petit Benjamin, parmi tous ces hommes, qui se croyaient bien habiles, fut le premier et le seul qui vit madame la marquise en son vrai jour. Ses vingt ans, sa poésie, et le peu qu'il avait appris des mystères du cœur humain, lui donnèrent

miraculeusement la crainte et l'admiration que cette femme imposait à tous les hommes, disons mieux, à tous les Parisiens, dignes de l'approcher. Il reſtait devant elle ébloui, confondu, sans parole; il cherchait le mot de l'énigme et ne le trouvait pas.

Elle avait reçu tout ce monde en reine, assise dans son fauteuil; —mais, sitôt qu'elle vit apparaître à la porte du salon ce jeune homme au front charmant, et si peu semblable à ceux qu'elle avait entrevus, même dans ses rêves, elle se leva lentement, comme pour mieux l'envelopper de ce regard irrésiſtible. Il lui présenta, non pas sans rougir, ces belles fleurs... Elle prit le bouquet à deux mains, et, fermant ses yeux de ses longs cils, elle sembla s'y plonger tout entière. Il y eut un moment de silence auquel les assistants ne comprirent pas grand'chose. Une ou deux femmes qui étaient en leur première jeunesse éprouvèrent, il est vrai, le frisson qui se fait sentir, inévitable, aux jeunes cœurs dans une de ces rencontres solennelles qui contiennent toute une deſtinée. A la fin, la marquise ayant respiré une âme nouvelle, aux parfums enivrants de

ces jasmins et de ces roses, releva la tête; et, redevenue une grande dame, elle fit asseoir le jeune homme à ses côtés. — Elle lui demanda qui donc il était; — son âge et la profession de son père, et son nom propre?

A cette queſtion (la malice humaine eſt partout la même), tout le cercle écouta ce que le jeune homme allait répondre. Il répondit très-simplement qu'il était le fils du père Benjamin, le cordonnier des dames de la ville. Ici, la marquise, avec un tact suprême, oublia de sourire; pas un froncement du sourcil, pas un geſte, et dans toute l'assemblée une déconvenue immense. Il ajouta qu'il s'appelait Benjamin, et qu'il croyait être, en effet, le Benjamin de tout le voisinage, chacun lui étant affable et bon. La marquise, à ces mots, se prit à sourire en toute bienveillance; elle semblait dire : *Oh! pour le coup, je comprends bien cela.* Et lorsqu'elle apprit, non point par lui, mais par l'empressement de l'assiſtance, honteuse d'un méchant mouvement, qu'à lui seul il avait fondé la bibliothèque et qu'il était le conservateur des livres sauvés par son zèle, et, pour comble d'honneur, M. le

comte de Terre-Noire ayant complété cette louange par cette annonce, qu'en moins de trois ans, le *catalogue* était achevé, la marquise, avec la plus vive admiration, proclama le catalogue une grande œuvre!... Elle savait à peine ce que c'était.

La voilà donc, soudain, revenue à la bonne humeur. Contente, elle trouva que tous ces hommes auxquels elle avait à peine accordé un seul regard, étaient des gens aimables. Elle s'informa des projets de la cité, des espérances du conseil municipal, de la prochaine moisson; elle demandait au jeune maître en rhétorique s'il était content de ses élèves, et si lui-même, il faisait bien les vers?

— Oui, madame, répondit le docteur Petrus; il eſt vrai que ce sont des vers latins. Mais voici le vrai poëte (en désignant Benjamin), il parle en vers comme nous autres, simples mortels, nous parlons en prose. Il n'y a pas longtemps, je passais au bout de votre parc, longeant la rive, et j'entendis le blond Phœbus qui chantait, au ruisseau murmurant, une plainte, une chanson, une élégie. Alors j'écoutai. Il n'y avait rien de plus rare

et de plus latin, encore était-ce en bon français.

— Monsieur Benjamin, dit alors la marquise avec un beau gefte impérieux et suppliant, si vous disiez à ces dames et à moi cette complainte, cette chanson! Nous sommes seules; ces messieurs causent politique et gouvernent, à leur gré, les affaires de ce bas monde; on joue au billard, on ne pense guère à nous; dites-nous quelque chose, enfin.

Et Benjamin, rougissant de plus belle :

— En vérité, madame, je ne sais que dire.

— Oh bien! s'écria mademoiselle Anaïs de Monteau, si tu nous lisais, Benjamin, la chanson à la fontaine :

> Écoute un peu, fontaine vive
> En qui j'ai rebu si souvent,
> Couché tout plat de sur la rive,
> Oisif à la fraîcheur du vent...

— Mais voilà des vers charmants, s'écria la marquise en posant le bout de son éventail diapré tout à côté d'un petit signe qu'elle avait jufte au pli du rire :

> Écoute un peu, fontaine vive...

— Ou bien, si tu voulais, Benjamin, reprit la belle madame de Lescours, tu nous dirais la chanson que je sais par cœur :

> Mon âme, il eſt temps que tu rendes
> Aux dieux bons les juſtes offrandes...

Elle disait cela d'une voix très-douce et charmante, la jeune madame de Lescours, et la marquise, un peu brusquement, coupant cette douce parole :

— Allons, Benjamin, courage ! il ne faut pas rougir de la poésie. Elle eſt un don précieux, nous disait naguère Sa Majeſté le roi Louis XVIII, et si vous le voulez, mesdames, je vous en ferai le conte, pendant que M. Benjamin cherchera dans sa mémoire une ode, une élégie, à sa convenance. Un jour que j'avais l'honneur d'assiſter au repas de Sa Majeſté, le roi, qui mangeait des haricots... oui, mesdames, des haricots, et qui les mangeait avec grand plaisir :

— Mon cousin, dit-il à son capitaine des gardes, aimez-vous les haricots?

— Ma foi, sire! à vous dire vrai, je ne fais jamais grande attention à ce que je mange.

Digitized by Google

— Eh bien! reprit Sa Majesté, tant pis pour vous, monsieur; il faut faire grande attention à tout ce qu'on mange, à tout ce qu'on dit.

L'instant d'après, comme on parlait d'un certain Béranger qui avait écrit certaine chanson intitulée *le Roi d'Yvetot*, Sa Majesté me prenant à partie à mon tour :

— Marquise, aimez-vous la poésie?

— Ah! sire, je l'adore!

— Eh bien! si vous aimez tant les vers, dites-nous-en quelques-uns, à votre choix.

Qui fut bien penaude en ce moment, ce fut moi-même, et j'étais perdue à jamais si je n'eusse appris par cœur un quatrain de Sa Majesté. — Sire, lui dis-je après un moment de réflexion, écoutez, s'il vous plaît, ces vers charmants. Il y avait, sur les marches du trône, un grand prince, et ce prince, envoyant à la dame de ses pensées un adorable petit chien, fit graver ce quatrain sur son collier d'or :

On ne promet point de largesse
A celui qui me trouvera;
Qu'il me rapporte à ma maîtresse :
Pour récompense il la verra.

Digitized by Google

Le roi daigna sourire à ce souvenir poétique de ses beaux jours.

— C'eſt bien, me dit-il, c'eſt très-bien, marquise, on voit que vous êtes une femme de goût, et soyez sûre que je ne vous laisserai pas languir dans les déserts où je vous envoie.

En même temps, la marquise, s'adressant directement à Benjamin qui dévorait des yeux le signe indiqué par l'éventail.

— Maintenant, lui dit-elle, que je vous ai dit tout ce que je savais, dites-nous au moins une chanson.

Alors le petit Benjamin, pris pour ainsi dire au trébuchet, récita ces anciens vers auxquels il donnait la grâce et le véritable accent :

LES ROSES PLANTÉES PRÈS D'UN BLÉ.

Dieu te garde honneur du printemps
Qui étends
Tes beaux trésors sur la branche,
Et découvres au soleil
Le vermeil
De ta couleur vivement franche.

D'assez loin tu vois, redoublé
Dans le blé,

Ta face de vermillon teinte,
Dans le blé qu'on voit s'éjouir
De jouir
De ton image en son vert peinte.

Près de toi sentant ton odeur,
Plein d'ardeur
Je façonne un vers, dont la grâce,
Malgré mille siècles vivra,
Et suivra
Le long vol des ailes d'Horace.

Les uns chanteront les œillés
Vermeillés,
Ou du lis la fleur argentée,
Ou celle qui s'eſt, par les prés
Diaprés,
Du sang des princes enfantée.

Mais moi, tant que chanter pourrai,
Je louerai
Toujours en mes odes la rose,
D'autant qu'elle porte le nom
De renom
De celle où ma vie eſt enclose.

A son dernier vers, et comme on l'applaudissait par un doux murmure :

— Oh! la la! s'écriait M. le Préfet de sa grosse voix, voilà M. Benjamin qui nous était présenté tout à l'heure, et qui va déjà chassant sur nos terres.

Puis, goguenardant, il chantait le nom de renom de la rose éclose; en effet, madame la marquise s'appelait Rose-Louise : *Rose* dans les jours amoureux et folâtres, *Louise* pour les jours solennels.

Digitized by Google

VIII

Il revint tout pensif... et radieux de cette heureuse soirée; il remportait dans son cerveau doucement réjoui les grâces, le sourire, l'image errante, l'œil bleu et l'œil noir de cette étrange femme. Il eut donc grand'peine, en rentrant au logis, à répondre aux queſtions de son père et de sa mère, oublieux de s'endormir avant le retour de leur fils.

Dieu merci, après les premiers battements, ce jeune cœur s'apaisa vite.— Il avait l'innocence, et l'innocence eſt une gardienne. Après la première extase, il ne vit plus, sinon confusément, comme on les voit en songe, la formidable beauté de cette femme, et tout de

suite il revint à ses poëmes commencs. Il faut dire aussi que la grande Fanchon, en fille sage et prévoyante, avait coupé court aux visions du jeune inspiré.

— Ah ! par ma fi, lui disait-elle, on dirait que la dame en tient pour M. Benjamin; mais que tu seras bien avancé d'être le mignon de cette marquise, et le rival de son carlin! Morbleu! si j'avais su ce que je sais, je t'aurais fermé la porte au nez dès le premier jour.

Cependant que savait-elle? Elle ne savait rien, elle se doutait de tout. Elle avait entendu, en chiffonnant dans la maison, les queſtions de madame, et ses louanges pour la grâce et la beauté de M. le bibliothécaire.

Et tant elle fit bonne garde, et si facilement le jeune homme oublia ses premières impressions, que tout rentra dans le repos, des deux parts. La préfecture et la bibliothèque étaient redevenues silencieuses, et la grande Fanchon se félicitait de ce calme trompeur.

Bien trompeur! Au bout de huit ou dix jours, sur le midi, Benjamin lisait Sophocle,

Digitized by Google

à cette page où Déjanire, heureuse, salue avec transport les beaux jours de la saison nouvelle : « O jeunesse! Elle se joue aux prairies pleines de fleurs, doucement éclairées, loin des orages!... hors des murs, dans les murs, poussant des cris de joie. » En ce moment, la belle marquise entra d'un pas léger dans cette vafte salle qui touchait à ses appartements, par un long corridor. Madame avait mal dormi; madame était languissante, et quelque rougeur se mêlait à la mate blancheur de son beau teint. Elle portait une robe en mousseline, ouverte sur le devant de la jupe, ornée et brodée à ravir; un ruban bleu marquait sa taille et l'indiquait sans la serrer. Un ruban bleu relevait ses cheveux très-blonds, d'un côté, du côté de l'œil noir; l'autre côté, le côté des cheveux noirs, prolongeait son doux reflet sur l'œil bleu de ciel. Un bras charmant se laissait voir à travers les mailles serrées de la mitaine, et la main était nue. Ah! que la dame était belle en ce simple accoutrement! Quel joli bruit faisait cette jolie étoffe! et l'indicible parfum exhalé par ce frais vêtement!

La bibliothèque était en joie : les théologiens chantaient, les hiftoriens jasaient, on entendait le baiser des poésies fugitives, mêlé aux soupirs des élégies; Pindare et Sapho célébraient la dame aux grands yeux... On eût dit d'une immense apothéose à la beauté de cette femme. Hélas! l'enfant, qui se croyait guéri, porta la main sur son cœur. — « Ce n'eft rien, mon fils; va toujours! »

La dame, avec son doux rire, et sans trop s'inquiéter des regards de quelques savants penchés sur ces vieilles épaves des temps passés :

— Monsieur, dit-elle à Benjamin, il eft bien vrai que vous êtes le bibliothécaire?

— Oui, madame la marquise.

— A ce compte, c'eft un de vos grands devoirs de me prêter des livres quand je m'ennuie?

— Oui-da, madame.

— Eh bien! je vous prie, ayez souci de m'en trouver un qui m'amuse, et me fasse trouver moins longues ces longues journées.

Elle parlait d'une voix dolente, avec un petit bâillement d'un effet irrésiftible; et le

bibliothécaire, ouvrant la réserve, où se trouvaient rangés sur de légères tablettes les plus beaux livres :

— C'eſt à vous de choisir, madame ; voilà tout ce que nous avons de plus rare et de plus charmant.

Elle, alors, en fille d'Ève, eut bientôt jeté les yeux sur un tout petit volume, à la date de 1529, intitulé : le *Romman de la rose*, publié par Gaillot du Pré, *ayant sa boutique au premier pilier de la grande salle du Pallays*. Ce joli volume était le plus charmant du monde ; le plus grand relieur, le maître à tous ces grands artiſtes, Derôme, avait chargé ce vieux maroquin d'un semis de roses, dans lequel resplendissait le chiffre aux armes de madame de Verue. A coup sûr, les plus belles mains avaient ouvert ce beau volume, et les plus beaux yeux avaient lu dans ces belles hiſtoires toutes remplies de leçons amoureuses.

— Ah ! s'écria la marquise, le joli livre ! Et voilà bien ce que je cherchais !

Puis, l'ouvrant en toute hâte, elle fit semblant de lire... et, bien que le livre fût im-

primé *en lettres rondes*, elle n'y comprenait pas grand'chose.

— Ah! que c'eſt vieux! reprit-elle, et s'il vous plaît, monsieur Benjamin, expliquez-moi ce livre-là.

Disant ces mots, elle prit place au fauteuil de dom Martinus, qui ne s'eſt jamais pardonné, le malheureux, son absence de la bibliothèque ce jour-là.

Benjamin, qui savait par cœur ses vieux poëtes, expliquait à la dame, à mesure qu'elle tournait le feuillet (leurs joues étaient bien près l'une de l'autre, et le moindre souffle eût suffi à mêler leurs cheveux!) ce qui se passait dans le doux poëme : On voit d'abord dans le « jardin d'Amour » madame *Oiseuse*, ouvrant sa porte à l'amant. A peine entré dans le jardin, le dieu d'amour perce l'amant de ses flèches, non loin de la fontaine où tant soupira Narcisse qu'il en mourut. Quand il eut blessé l'amant, le dieu d'amour lui dit comment, par *Bel Accueil*, il ouvrira le cœur qu'il aime, et par quels moyens il entrera dans le parterre où se cueillent les roses : activité, patience et supplications sont conseillés

Digitized by Google

à l'amant par le dieu d'amour. Bientôt voici Lucrèce et Dalila ; la première eſt une innocente, et la seconde une traîtresse. Arrive à son tour Vulcain, puis Vénus, qui tient par la main Adonis. On arrive ainsi à la conclusion du *Romman de la rose*,

Où tout l'art d'amour eſt enclose.

Toutes ces explications, le jeune lecteur les commença d'une voix ferme, et la voix bientôt devint tremblante : à peine, au dernier chapitre, si le pauvret avait la force de parler.

— Tout cela eſt bien confus, dit la dame, il faut que je l'étudie, et j'emporte le livre avec moi.

Certes, le jeune bibliothécaire eût bien voulu représenter à la belle emprunteuse qu'elle violait l'art. 5 du règlement, et qu'elle s'exposait à chagriner le catalogue... Elle n'était pas femme à s'inquiéter pour ces juſtes observations, elle se sentait chez elle : elle eût soutenu volontiers que ce jeune homme était un de ses domeſtiques... Elle partit, elle quitta la salle, emportant le *Romman de la rose*... et peut-être aussi le cœur du pauvret.

Digitized by Google

Mais, cette fois encore, il fut réconforté par sa timidité même; il avait si grand'peur de recommencer cette lecture et ces explications, loin de tous les regards, et Fanchon, de son côté, lui fit tant de honte de cet oubli de tous ses devoirs de conservateur des livres confiés à sa garde, qu'il entra soudain dans une grande inquiétude : — Hélas! si madame la marquise abusait de sa confiance! Hélas! si elle oubliait, sur un banc du jardin, cette perle, ou si quelque tache allait ternir ce blanc vélin! Il n'en dormait plus; il y pensait la nuit et le jour; il se demandait sans cesse et sans fin, comment donc il ferait rentrer ce doux volume? Ah! qu'il était à plaindre... Et voilà comme il oublia la *rose*, pour le roman.

De son côté, la marquise, ayant fait les honneurs de la préfecture au conseil général, en oublia quelque peu ces belles amours. Mais, avant de plaire au petit Benjamin, il fallait plaire aux gros bonnets du conseil général. Il y eut ensuite une élection en remplacement d'un député qui s'était laissé mourir : autre affaire. On ne pense guère à l'amour quand on songe à la Chambre des députés. Que

Digitized by Google

dirait Sa Majesté, si sa chère marquise envoyait à la *Chambre introuvable* un paysan du Danube, un Manuel, un général Foy?

A la fin, le trône étant raffermi pour toute une session, le conseil général étant rentré dans son repos, le nouveau député ayant pris place aux bancs de la droite, alors madame la marquise s'ennuya de plus belle. Elle pleurait, elle soupirait; on eût dit que l'air manquait à sa vie. Inviter le jeune homme! en faire un commensal de la préfecture... On avait fait entendre à M. le préfet qu'il n'était pas convenable d'avoir à sa table, ou même dans ses salons, le propre fils du cordonnier de madame... Revenir à la bibliothèque, il n'y fallait pas songer : dom Martin était là, qui faisait bonne garde. Un jour enfin, comme elle allait à la promenade en calèche (elle était seule), elle découvrit dans leur vitrine innocente les *deux souliers galants* posés sur leur coussin de couleur voyante un peu passée. Elle descendit, pour les mieux voir. C'était l'heure où les boutiques de la ville étaient désertes, chacun se retirant dans son arrière-maison pour la siefte ou pour le dîner.

Seul, assis dans le comptoir, à la place accoutumée où se tenait Lisette, Benjamin suivait d'un regard attrifté les blancs nuages qui traversaient le ciel; il songeait à son livre, à la *Rose*, au roman, au premier chapitre! En ce moment, la marquise ouvrit la porte, et d'une voix brève elle demanda s'il n'y avait pas ici quelqu'un pour la servir? Ici, le jeune homme appela son père, et le père accourut.

— Mon ami, dit la marquise au digne artisan, on m'a dit tant de bien de vous, que je viens pour vous donner ma pratique, et me voilà!

En même temps, elle posait sur un petit banc ce pied de déesse, et le pauvre homme, aux genoux de cette insolente beauté, tentait, mais en vain, de prendre la mesure de ce pied de marquise... Il se faisait vieux; ajoutez qu'il était ébloui. A la fin, se tournant vers son fils :

— Benjamin, dit-il, mon garçon, viens ici, avec la permission de madame, et tu pourras te vanter d'avoir conquis ta belle part dans le troisième chef-d'œuvre, honneur de notre

maison... A ces mots, Benjamin choisissait, sans mot dire, un brin de fil, trop grand de moitié.

— Ah ! c'eſt vous, monsieur ! s'écria la marquise en levant ses grands yeux étonnés. Mon inſtinct m'a bien conduite, puisque me voilà dans les mains de monsieur votre père. Aurez-vous donc la bonté de lui venir en aide... en supposant que vous n'ayez pas oublié votre ancienne profession ?

— Oh ! madame, y pensez-vous ! s'écriait le père Benjamin. Un pareil fils oublier la profession de ses ancêtres, rougir du gagne-pain de son père et de sa mère ! A l'heure qu'il eſt, il n'y a pas encore un ouvrier plus habile à couper, à coudre, à piquer une bottine ! Il eſt vrai qu'il ne travaille guère qu'à ses moments perdus ; c'eſt un savant, c'eſt un rêveur. Au fait, madame, il faut tout vous dire : en ce moment, nous serions très-embarrassés, mon fils, ma femme et moi, de faire en perfection un de ces beaux ouvrages, pareils à ceux que vous voyez là, sous cloche, et qui font l'admiration universelle. Si du moins notre ouvrière était encore ici !

Voilà ce qui s'appelle une main légère, une aimable artisane! Un coup d'œil lui suffisait pour savoir à combien de points la plus mignonne chaussure; elle devinait d'un regard la cambrure et le cou-de-pied; elle excellait surtout à chausser les belles dames qui touchent à peine à la terre, et souvent, dans son rire, elle disait: « Je ne veux pas chausser une femme qui marche. » Elle était si gaie, avenante et précoce! Elle avait des inventions, des ornements, des grâces que je n'ai jamais rencontrés nulle part. Hélas! la voilà partie! il y a plus d'un an que nous la pleurons tous les trois, n'eſt-ce pas, Benjamin? Nous ne l'avons plus revue; elle n'a pas écrit une seule fois; nous ne savons point ce qu'elle eſt devenue. Ah! pauvre enfant! chère et douce Lisette! Et nous, qui pensions qu'elle épouserait quelque jour le petit Benjamin et prendrait la suite du *Soulier galant!*

La marquise, aux premières plaintes du brave homme, avait à peine écouté: au nom de Lisette, elle fut attentive et quand elle entendit ces beaux projets de mariage, elle fronça son sourcil olympien.

Digitized by Google

Comment donc, une fillette, une Lisette, une piqueuse de bottines occupait, depuis toute une année, une si grande place au cœur de M. Benjamin? Oh! la honte! elle avait une telle rivale! Et, furieuse, elle accepta qu'à défaut du père, le fils prît la mesure de son pied, qui tremblait comme sa voix. Mais quand elle vit le jeune homme agenouillé, là, sous ses yeux; quand elle sentit ces deux belles mains toucher son pied d'enfant et le réchauffer de leur faible étreinte, elle oublia sa colère; elle chassa bien loin le souci de sa rivale inconnue: elle eût voulu porter à ses lèvres ces beaux cheveux bouclés, dignes de l'Apollon. De son côté, le jeune homme avait la fièvre, au contact de ce bas de soie à rendre Atalante honteuse et jalouse; et quand il eut fini, restant à genoux, et levant ses beaux yeux vers cette belle enamourée qui le contemplait avec un sourire: — Ah! quel bonheur! dit-il, madame, et quel orgueil, même en cette humble qualité, de tomber à vos genoux!

Cette fois, elle se prit à rire; elle riait d'un rire amoureux, et comme si elle eût voulu prolonger cette extase! — Auriez-vous la bonté,

dit-elle au père Benjamin, de me montrer ce soulier de prunelle?... Quand elle l'eut dans sa main : — Voulez-vous, dit-elle au petit Benjamin, me l'essayer?... Il ne fallut pas le lui dire à deux fois ; il releva au cou-de-pied ces belles jupes brodées, qui laissaient entrevoir une jambe incomparable; il déchaussa la dame, et la chaussure élégante de madame Récamier, cette reine des salons et des poëtes, alla comme de cire à madame la marquise; — et même elle y était un peu trop à l'aise, ajoutait Benjamin le père.

— Et, reprit-il, n'auriez-vous pas, madame, la curiosité d'essayer le chausson de madame Tallien? Ce fut, cette fois encore, Benjamin le fils qui fit cet essai périlleux... périlleux pour lui-même, encore moins que pour madame Tallien, la première des victimes de la révolution qui eût osé marcher à l'ennemi. Ainsi, la reine du 9 Thermidor était chaussée au premier bal que donna la ville éplorée. O talisman! Tu foulais, si léger, ces ruines sanglantes, tu défiais, si gaiement, la Terreur! Voilà, certes, des idées qui ne venaient guère à notre heureuse marquise.

Oui dà, elle chaussait deux points de moins que la belle madame Tallien, la superbe, un point de moins que madame Récamier, la charmante, et ce grand triomphe, elle l'emportait sous les yeux, sous la main de son beau poëte. Ah ! qu'elle était heureuse et ravie! et lui donc? Et même il calculait déjà qu'il aurait le bonheur de remettre à leur place madame Tallien, madame Récamier, et de chausser encore à deux reprises ces deux pieds qui l'avaient déjà mené si loin!

Oui, mais voilà, par le hasard que rencontrent certainement les nobles cœurs, la terrible Fanchon, Fanchon le trouble-fête, la sage et vaillante entre toutes les filles de la cité. En passant devant la boutique, elle a vu toute la scène, elle entre : — Ah! madame, et que faites-vous ici ? Comment vous fier à ce maladroit qui ne sait pas tailler ses plumes? Ne voyez-vous pas que cette boutique eſt fermée? Elle eſt partie on ne sait où, la grande ouvrière, la dernière élève du père Benjamin. Rien à faire ici, madame. Et puis, se tournant vers le petit Benjamin : — Otez-vous de là, maladroit que vous êtes!

Et ce fut la grande Fanchon, en effet, qui, cette fois, déchaussa et rechaussa la marquise. A grand'peine, Benjamin quitta son humble poſture; en soupirant, la marquise remonta dans sa calèche, et quand elle fut loin, Fanchon, très-indignée... et très-sensée :

— Or ça! êtes-vous fous les uns et les autres? Vous, père à barbe grise, irez-vous exposer votre enfant de vingt ans à s'amouracher d'une coquette de Paris, qui voit le roi tête à tête, et qui lui parle bec à bec? Et toi, Benjamin, notre enfant, chère tête prédeſtinée, enfant de la ville, adopté par un saint évêque, es-tu sot de t'agenouiller publiquement aux pieds d'une femme oisive qui t'appelle aujourd'hui, parce qu'elle s'ennuie, et qui te chassera demain? Non, non, c'eſt impossible, et si tu oublies que tu nous appartiens, nous ne l'oublierons pas, nous autres, nous veillerons sur ta conduite.

Ainsi elle le calmait, elle le grondait, elle le flattait : sa propre mère n'eût pas mieux agi.

Mais cette fois, le cœur était blessé; l'incendie était jusque dans les moelles; la main du jeune homme était encore toute frémis-

sante à ce contact qui la brûlait. Le secours arrivait trop tard. La trop prévoyante Fanchon avait prêché dans le désert.

Pourtant elle disait juſte, elle disait vrai. Elle avait très-bien compris toutes les misères auxquelles s'exposait ce jeune homme. A dater de ce jour funeſte, il cessa de s'appartenir à lui-même; il n'était plus le maître ingénu de son action, de son repos, de son rêve : il appartenait à Circé la magicienne; il était sa proie et sa victime. A son premier ordre, à son moindre caprice, il traversait toutes les extrémités de la passion la plus violente; et, tantôt dédaigné, tantôt rappelé, il obéissait comme un enfant... comme un fantôme!

Il y avait pour lui des jours si malheureux qu'il comprenait le suicide.

Il y avait des heures triomphantes où volontiers il eût levé son chapeau de sa tête féconde... On ne touche pas aux étoiles impunément.

Au bout de trois mois de cette misère et de ce bonheur, sa santé disparut, ses beaux yeux se remplirent de larmes involontaires, la pensée échappait à ce cerveau débile. Hélas! le

malheureux ! il ne savait plus écrire ! Écrire eſt une œuvre excellente et toute virile; il y faut l'idée et le courage, avec le travail et l'inspiration.

Que de fois il voulut rompre une chaîne abominable... et que de fois, la voyant rompue, il demandait en grâce et pitié de la reprendre ! Ah ! le deshérité ! C'était bien la peine, en effet, d'avoir l'inspiration, le talent, le don des larmes ! On le voyait, chaque jour, dépérir : la ville en était conſternée; enfants et vieillards s'inquiétaient de cette ruine, et chacun déplorait la perte commune. Insensé ! il était sur le bord de l'abîme, il ne voyait pas l'abîme ! Au contraire, la sirène était triomphante, et, sans pitié, l'attachait comme un otage au char dédaigneux de sa beauté.

Il était pourtant au plus beau moment de la jeunesse, à l'heure du génie et de l'invention. Les rares qualités de son esprit fermentaient, comme un vin nouveau dans la cuve où tout bouillonne. Il entendait, à son oreille enchantée, une suite de concerts ineffables; son esprit, rencontrait des merveilles qu'il gardait pour lui seul.

7

Hélas! le bonheur lui manquait pour les produire; il s'oubliait dans les transes, dans les périls, dans les violences, dans les mépris de cette femme. — Il ne voyait qu'elle, elle seule : elle était sa vie et son étoile. Il ne songeait qu'à lui plaire; esclave et demi-dieu tour à tour. Tant qu'elle s'était plu à ses élégies, il en avait composé de toutes sortes : idylles, églogues ou chansons, poëmes voisins de Pindare ou d'Horace. Il allait tantôt dans les champs de Virgile, à l'air libre et dans l'espace enchanté, tantôt dans les bosquets de Tibulle ou dans les labyrinthes ardents de Properce. Il était à la fois lui-même... et tous les autres poëtes. Son amour s'était changé en volonté, sa poésie en patience. Il tenait à sa peine, il aimait son désespoir. Quand la marquise eut perdu l'attention et le goût de ces œuvres ravissantes, et qu'elle n'en voulut plus rien entendre, il chercha ce qui pouvait la charmer; et, comme un jour elle parlait avec enthousiasme et passion de l'art dramatique, invoquant Talma dans toute sa grandeur, mademoiselle Mars dans toute sa beauté, ou bien répétant le soir ce qu'elle avait lu le

matin des louanges de la célèbre artifte Stéphanie, il imagina que peut-être elle serait contente, s'il parvenait à composer à son usage, uniquement pour lui complaire, une tragédie, un drame, une hiftoire assez dramatique pour tenir attentive, une heure, cette insolente et dédaigneuse beauté.

Donc, sitôt qu'il eut songé à cette tâche héroïque, il ne la quitta plus qu'il ne l'eût menée à bonne fin. Plus de six mois furent consacrés à la disposition de cette œuvre entourée de périls, et, quand il en eut dessiné les cinq actes et les scènes diverses, il l'écrivit d'une main pleine de fièvre et d'éclairs... comme on écrit quand on eft un grand artifte en ftyle, avec tant d'amour, de grâce et de pitié! Même il trouva, dans cette entreprise, un repos qu'il n'espérait guère, une consolation dont il avait grand besoin.

Plus l'œuvre avançait, plus il oubliait; la dame en vain, très-étonnée de cette indifférence apparente, redoublait de picoteries et cruautés : il n'y songeait guère. Au plus fort de ces tempêtes, il se disait : Tu verras bien si je t'aime! et quand j'aurai mis au dehors de

mon âme les images et les douleurs qui l'obsèdent, quand mes concitoyens viendront écouter avec des larmes les passions qui s'agitent dans mon cerveau pour t'amuser une heure, et quand chacun dira en me montrant : « C'eſt un poëte! » il faudra bien que tu m'aimes encore, ô ma chère maîtresse! Ainsi, tout plongé qu'il était dans son drame, oublieux de la misère présente, il vivait aimé et triomphant dans l'avenir.

Un matin, un jour de printemps, quand le ciel eſt clair, quand l'eau frémit sous le vent tiède, et que tout bruit, tout chante au milieu de l'universel hosanna, le jeune homme, emportant son manuscrit achevé, le voulut relire à tête reposée, et naturellement, il prit le sentier qui conduisait au petit ruisseau, et du ruisseau sur le grand chemin. En ce moment, il était content de vivre, il avait la tête légère et marchait d'un pas léger. Bientôt, quand il fut hors du parc, à l'angle où l'eau blanchissante murmurait d'une voix plus douce, il s'assit sur une pierre et se mit à étudier, un crayon à la main, ces cinq actes, enfants de son génie et de ses douleurs.

Digitized by Google

Chaque vers représentait une angoisse de son âme, une part de sa vie. Il lisait, songeait et corrigeait, quand, tout à coup, deux petites mains couvrirent ses yeux baissés sur le manuscrit. Il frémit en songeant que peut-être *elle* l'avait vu passer, et qu'*elle* venait pour le surprendre. Immobile, il reſtait dans un état voisin de l'extase. Alors, une petite voix très-douce et d'un beau timbre :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses!

disait la voix. Il écarta doucement ce charmant voile et reconnut, ô vision charmante! l'enfant qu'il avait sauvée, amie et compagne de son heureuse enfance, Lisette elle-même! Ils s'étaient dit adieu, il y avait tantôt quatre ans, à cette même place : ici même elle était disparue, emportée au galop de ses trois chevaux, dans les espaces. Et maintenant il la revoyait très-grandie, élégante, avec le plus beau geſte, une force, une grâce, une majeſté! Son regard était si tendre, et tant d'admiration se faisait lire en ses beaux yeux!

— Que faisons-nous là? dit-elle. Et d'abord

soyez le bien remercié; vous vous êtes rappelé le rendez-vous de Lisette... elle a choisi juftement, pour vous revoir, le premier jour du mois de mai :

> Le premier jour du mois de mai
> Fut le plus beau jour de ma vie.

Et bienséante, elle prit place à côté du jeune homme, après l'avoir embrassé.

— Voyons, reprit-elle, un manuscrit! Jufte ciel! une tragédie, un drame en vers, ça me regarde; et ses yeux dévoraient la page où le jeune amoureux tragique se révélait à sa jeune maîtresse. A chaque vers grandissait l'étonnement de la jeune fille; à la fin de la tirade, c'était déjà de l'admiration : — « Quoi! disait-elle, Benjamin, c'eft toi qui as fait cela? Ce drame eft sorti tout vivant de cette jeune tête? Allons, lis-moi ta pièce, ou bien que chacun de nous prenne un rôle et le lise à son tour; le poëte a dit que la muse eft contente des chants alternés. »

Il était bien près d'elle, il s'en rapprocha, et les voilà, l'un l'autre, lisant, lui, d'une voix tendre, elle, dans l'accent le plus vrai de la

plus sincère passion, cette œuvre abondante en tristesse, en génie, en toutes sortes de tendresses, telles que les dieux eux-mêmes en seraient jaloux. Il lisait bien; elle parlait à merveille. Il savait par cœur tout son rôle, et pourtant il faisait semblant de le lire, afin d'entourer sa taille de son bras ami, comme si la fillette allait s'enfuir. Bientôt, quand l'action dramatique éclata tout à fait, la jeune fille sembla grandir de dix coudées; elle se leva, et debout, appuyée au vieux saule, elle donna la vie et le mouvement à ces belles scènes que le poëte avait à peine entrevues; elle fut éloquente et superbe; elle fut touchante. Elle avait également les dons charmants du rire et des larmes; elle voyait, comme Hamlet, avec l'œil de son esprit, toute la tragédie, et plus d'une fois, aux endroits effacés par les larmes, elle rétablit, par l'intention, le texte illisible.

Ainsi, pendant quatre heures, ils se plongèrent avec ravissement dans cette œuvre inattendue, inespérée. Elle n'avait jamais été plus belle; il n'avait jamais été plus grand; ils accomplissaient, chacun de son côté, sans

le savoir, un vrai chef-d'œuvre, et quand ils furent arrivés au dénoûment tragique, à la mort du jeune homme expirant par la trahison de la femme qu'il aime, au désespoir de la jeune fille, appelant, mais en vain, la terre et le ciel à son aide :

— Ah ! disait le poëte, il n'y a que la fille d'Agamemnon ou la sœur d'Orefte qui rencontre un pareil accent dans son âme.

— O mon ami, reprenait Lisette, ô génie! inventeur de si grandes choses, il faut donc que tu sois bien malheureux !

Alors ils se prirent à pleurer; ils versèrent, non pas les larmes si douces des cœurs innocents, des chaftes amours, mais les larmes amères de la vie à l'abandon et des illusions perdues.

— Ah ! Lisette, si tu savais, disait Benjamin, quelle joie et quelle peine en même temps de te revoir, ma chère Lisette! Hélas! ma voix ne t'avait point fait de serments, mais j'en avais fait dans mon cœur... et je les ai trahis. Je suis indigne de toi; ne m'aime pas, ne m'aime plus : j'appartiens au plus funefte amour ; j'en mourrai, Lisette, et

seule, tu viendras pleurer sur mon tombeau.

A ces mots; elle baissa la tête, s'humiliant de toutes ses forces, Lisette voulut se mettre à genoux; elle baisait les mains de ce jeune homme adoré.

— Tais-toi! disait-elle; ah! pas un mot de plus, mon cher enfant, sinon je meurs de honte et de remords! Quoi donc! mon doux génie et mon cher protecteur, c'eſt toi qui demandes pardon à Lisette? Te pardonner, moi, Lisette! Il n'y aurait donc plus de juſtice ici-bas! C'eſt tout au plus si je mérite encore ta pitié!

Voici comme ils s'accusaient l'un l'autre, innocents et coupables, également, tous les deux.

Ils prirent dans la ville en se donnant la main, comme autrefois. Elle portait avec orgueil le précieux manuscrit, et s'arrêtait souvent pour contempler une haie, un orme, un petit champ, un mur croulant, le moindre accident du paysage. Comme ils entraient dans la ville, ils furent arrêtés par un grand bruit de trompettes et de clairons. Les chevaux hennissaient, les flammes flottaient au vent.

Une compagnie de lanciers entrait dans la ville, et l'officier qui la commandait était ce même baron de Terre-Noire, le condisciple et l'ami de Benjamin. Mais Terre-Noire ne voyait personne; il faisait piaffer son cheval sous le balcon de la marquise, et la saluait de l'épée. Il était, lui aussi, dans ses vingt-quatre ans. La marquise ne vit que le brillant officier, qui la contemplait dans une admiration muette... et bruyante, ou bien, si elle aperçut dans la foule, à côté de son petit Benjamin, cette fillette inconnue, en habits de voyage, elle détourna la tête avec un sourire de mépris.

Et le jeune poëte, heureux de sa journée, entra chez son père en criant :

— La voilà! la voilà! voilà Lisette qui nous revient!

Digitized by Google

IX

Dans l'intervalle, ils complotaient pour le succès de l'œuvre; et l'on eût dit, à les voir se parler tout bas, ou se promener dans les champs, d'un pas solennel, deux conspirateurs voués à la même tâche. Au fait le rêve de celui-ci n'était pas le rêve de celle-là.

Il ne songeait qu'au moment du grand triomphe où il pourrait, sous les yeux de sa dame et de la ville entière, représenter ce grand drame écrit à l'intention de ses amours; — de son côté, Lisette, oublieuse et dédaigneuse d'un si mince résultat, s'imaginait que cette éclatante poésie, après avoir forcé toutes les âmes à l'admiration, agirait d'une force invin-

cible, inexorable, sur l'esprit du poëte, et, le saisissant aux pieds de cette femme injuſte, l'élèverait si haut dans sa propre eſtime et dans son propre respect, qu'il ne verrait plus les choses de la terre, et se retrouverait calme et tout-puissant dans sa gloire. Elle se rappelait Racine oublieux de la Champmeslé, qui venait de jouer le rôle de Phèdre; elle se rappelait le vieux Sophocle, accusé par ses enfants, et les écrasant sans pitié, sous la majeſté de son aimable Antigone. Oui, le poëte a charge d'âmes, sitôt qu'il s'eſt élevé aux suprêmes hauteurs; que lui font désormais les humbles passions de ce bas monde? Avez-vous jamais entendu raconter que le grand Corneille ait aimé quelque chose au-dessus d'Émilie et de Pauline? Avez-vous jamais pensé que Shakspeare ait préféré la reine Élisabeth elle-même à Juliette, à Desdemone, à Cordelia? Voilà ce que pensait Lisette, et voilà comme elle était rassurée en contemplant ce jeune homme en proie à ces triſtes amours. Donc, si d'une et d'autre part l'ardeur était la même, elle et lui s'avançaient vers des buts bien différents..

Il aspirait à retrouver son cher esclavage; elle aspirait à le délivrer des liens terreſtres. Il rêvait des chaînes adorées, elle voyait pousser ses ailes. Et, cependant, l'heure approchait où ce drame allait se dénouer dans une sanglante et terrible confusion.

On touchait au mois d'août; le 25 de ce mois superbe appartenait au roi de France et à la maîtresse de Benjamin le poëte. C'était leur fête, et cette fois, le bruit circulait dans la ville que jamais madame la marquise n'aurait été plus dignement et royalement fêtée. Une grande revue, une grand'messe, un grand bal, et surtout un théâtre orné de toutes les pompes de l'art dramatique... Telles étaient les promesses de cette illustre journée. Il n'était pas dans la ville un si mince bourgeois qui ne prît à l'avance une bonne part à cette fête, et Dieu sait les frais coſtumes, les robes nouvelles, les diamants et les fleurs!

Déjà, dans l'arrière-boutique du *Soulier galant,* se répétait le nouveau drame. Il se composait de trois comédiens principaux et de plusieurs comparses. Le drame, en quatre actes, appartenait surtout (c'eſt trop juſte)

à l'amoureux, à l'amoureuse. Or, Lisette et Benjamin s'étaient chargés des deux rôles principaux. Un grave magiſtrat, le père noble, appartenait de droit au professeur de rhétorique, poëte rival de Benjamin, mais un rival plein de déférences. Une fillette, confidente de la dame amoureuse, une duègne, un enfant, complétaient cette troupe bourgeoise; aux dernières répétitions, chacun de ces comédiens improvisés se tirait assez bien d'affaire, excité et soufflé par la vaillante Lisette. On fut longtemps à rencontrer amoureux qui devait tenir tête au héros de la tragédie... Il fallait un beau jeune homme, élégant, spirituel, et tourné de façon à contempler une glace amoureuse :

— Ami, disait Benjamin au jeune baron de Terre-Noire, si tu savais quel beau rôle! On ne verra que toi dans ma pièce et tu seras la passion de toutes ces dames! Tu parles, on t'écoute; tu marches, on te suit. De ton côté, l'esprit, l'admiration, la vengeance et le plaisir. Tu porteras un habit brodé sur toutes les coutures, une toque à plumes blanches, des bas de soie et des talons d'or.

Moi, je porte un juſtaucorps tout noir, un chapeau sombre! A mon épée, un crêpe; à ton épée, un ruban de ta maîtresse. On te reconnaît soudain au hennissement de ton cheval, au bruit de tes éperons; tu portes les cheveux bouclés autour de ton front superbe. et moi, j'aurai la tête rasée. A mon aspect, chacun dira : — *C'eſt un vieillard!* Ne crains pas, d'ailleurs, la longueur de ton rôle; avec une chanson sous le balcon de ta maîtresse, qui eſt aussi la mienne, avec deux belles scènes d'amour où la dame, en roucoulant, te dira : *Je vous aime!* avec un peu d'habileté à descendre, à l'extrémité du jardin, par une échelle de soie, et peut-être une guitare à frôler d'une main nonchalante, aussitôt chacun de sourire à ton sourire; et même la jeune suivante aura pour toi de tendres paroles, pendant que moi chacun me repousse et me hait. Je fais peur, je fais pitié, je suis trahi.

Et lorsqu'enfin nos deux épées se croisent à la pâle clarté des étoiles, je suis blessé par toi, je tombe et je meurs. Voilà ma tâche et voici la tienne; et tu seras adoré pendant trois heures, et tes lanciers arriveront pour

Digitized by Google

t'applaudir, et les dames te jetteront leurs bouquets, la marquise elle-même! Allons, veux-tu t'enrôler dans ma troupe?

— Oui-da, reprit le baron, je le veux bien, à condition que je danse une sarabande avec mademoiselle Lisette en coftume vénitien! — Juftement, reprit Benjamin, nous avons, au troisième acte, un grand bal; tu danseras, mais pas avec Lisette, elle danse assez mal; tu pourras choisir parmi nos invitées. Connais-tù mademoiselle Rose? — On la connaît, reprit le baron, Rose Hamelin, elle-même? Elle a dit qu'elle irait, sous le masque, à condition que tu danserais avec elle. — Ah! la petite masque! reprit le jeune officier, Rose Hamelin masquée, la bonne aventure! — Allons, compte sur moi! mais nous aurons, je l'espère, un bon souffleur?

C'eft ainsi que cette éloquente pièce, où chaque rôle était un beau rôle, fut apprise et montée. Au fait, c'eft le privilége des belles choses de rencontrer peu d'obftacles. Elles naissent d'elles-mêmes. Elles vont toutes seules; un beau drame eft appris si vite! Il se passe, et très-volontiers, de mille accessoires

qui sont le fond des œuvres de la pire espèce. — Un très-beau rôle a bientôt rencontré un bon comédien. Donnez une passion vraie à quelque ruftique, il en aura bientôt trouvé l'accent, la vie et la véhémence. A peine le jeune officier eut touché à cette grande œuvre, il se sentit pris par elle; il étudia sérieusement son rôle assez futile, et quand, pour plaire à la marquise, il lui récitait une vingtaine de ces beaux vers, la dame aussitôt devenait pensive. On ne parlait, dans la ville entière, que de la nouvelle tragédie. Enfin, c'était à qui briguerait, dans la salle, arrangée avec magnificence, une des places les plus rapprochées de la scène.

Le retour de Lisette dans la maison de son père adoptif fut vraiment, pour ces bonnes gens, une grande fête. Ils ne l'avaient jamais oubliée; ils en parlaient presque tous les jours, et même, en leurs silences, elle était présente. Ils revoyaient son doux rire, ils entendaient ses aimables chansons, ils se rappelaient sans cesse et sans fin les heureuses disputes de la petite Lisette avec le petit Benjamin, et comme elle était contente quand il

revenait, le soir, au sortir de ses vieux livres, encore ému et tout charmé des belles et grandes choses qu'il avait découvertes!

La poésie, un rêve inépuisable; et celui-là qui sait la suivre, heureux et charmé de ses grâces divines, vous le reconnaîtrez sans peine au feu de ses yeux, à l'auréole de son front. Rien de vulgaire; au contraire, un enjouement, un plaisir, une inspiration dans la nue. O jeune homme enivré! qui comprends le beau langage et t'en reviens, semblable à l'abeille errante, à travers les jardins du Lycée et du Portique, avec un butin choisi dans les batailles d'Homère, dans les campagnes de Virgile, aujourd'hui sur les rivages de Théocrite, et demain sous la vigne d'Anacréon! Tel le petit Benjamin rapportait chaque soir, au logis paternel, des parfums, des chansons, mille élégies et mille concerts, puisés dans la source abondante au pied de l'Hélicon. Ces beautés si rares augmentaient sa beauté naturelle; à le voir, à l'entendre, on reconnaissait le favori de la Muse aux grandes paroles. Comment donc ne pas l'aimer?... Si les honnêtes cœurs lui portaient un amour plein de

respect, il était un demi-dieu pour sa mère, il était un dieu pour Lisette. Ajoutez le bonheur de vivre et l'ineffable enjouement d'une créature ingénue. Une gaieté si franche, et peu d'orgueil! Lisette, elle-même, l'appelait tout bas: un bon garçon. Tel il était déjà quand elle le quitta si vite, et voilà comme elle le retrouvait sur les bords du petit ruisseau témoin de leurs chastes adieux; c'était toujours le Benjamin de Lisette, mais grandi, mais sérieux, mais un peu triste et pâli sous l'orage intérieur des passions.

Cette fois enfin, la poésie et le talent s'étaient révélés dans cette âme en tumulte; il ne manquait plus guère à ce jeune inspiré qu'un peu de douleur pour atteindre au chef-d'œuvre. A retrouver Lisette, il oublia pendant tout un mois les battements de son cœur. A cette ombre aimable, il retrouva l'espérance et le calme.

Ainsi le timide enfant qui se réveille en sursaut, frappé par quelque songe horrible, aussitôt qu'il a senti le tiède abri du sein maternel, et que la douce voix s'est fait entendre à cette oreille enfin rassurée, oublie en sou-

riant la vision terrible et s'endort sous le regard protecteur.

Cet apaisement dura six semaines; le jeune homme avait oublié l'enchanteresse; on eût dit que Circé renonçait à sa proie. La dame, en ce moment, appartenait tout entière au beau cavalier qui lui rapportait les échos brillants de la ville et de la cour; parfois même, en voyant ce jeune et beau gentilhomme à ses pieds, lui récitant toutes les paroles de la jeunesse heureuse, elle se demandait si vraiment elle avait aimé lè fils de ces artisans, le savant précoce et sans prétention qui la comparait à Myrto, blonde comme les blés, ou qui lui récitait les louanges d'Amaryllis? Autant sa vanité se pavanait du baron de Terre-Noire, officier de lanciers, quand il passait, au son des trompettes, au flot-flottant de la flamme, ornement des lances légères, autant elle se sentait humiliée, en songeant qu'elle avait franchi, un voile sur les yeux et des serments pleins le cœur, les marches de la boutique du *Soulier galant.* — Ah! fi! disait-elle, est-ce possible? Il m'avait donc ensorcelée?

En ces inſtants misérables d'un si triſte mensonge avec elle-même, elle eût donné tout au monde, et le jeune homme par-dessus le marché, pour oublier ces extases, ces amours, ces douleurs, ces visions jusqu'aux étoiles, ce poëte innocent qui chantait, pleurait ou se taisait, à son ordre, à ses pieds. Lui, cependant, Benjamin, le malheureux, le fanatique, il n'oubliait pas ses amours. S'il en avait été diſtrait un inſtant, en retrouvant sa chère et tendre Lisette, il revenait, par la pensée et par la reconnaissance, au suprême arbitre de sa deſtinée; il lui avait donné, à son premier regard, son génie et sa jeunesse. — Il avait dans cette ingrate, qui l'avait pris comme un jouet d'un jour, une foi si vive, que pas un doute, un seul inſtant, ne lui était venu qu'elle en pût aimer un autre! Il se disait, la voyant si diſtraite et si dédaigneuse, évitant avec lui toute rencontre, et l'accueillant avec tant de mépris, quand par hasard il pouvait approcher de sa beauté : — Prenons patience; elle souffre, elle a des remords qui lui rappellent une faute. Prenons patience! Elle a dit qu'elle m'aimerait toujours.

Il attendait; il espérait. Enfin, c'est le destin! — Il avait trouvé, pour la ramener, pour la reprendre et la retrouver attentive à son regard, à sa parole, à ses larmes, un moyen qui lui semblait irrésiftible. Il composait à la louange, à l'impérissable honneur de cette ingrate maîtresse, une de ces œuvres qui portent jusqu'au ciel le nom des amoureux sublimes! « Elle va comprendre enfin que je suis un grand poëte! Elle entendra la ville proclamer que j'ai fait un chef-d'œuvre. Elle verra tous ces hommes et toutes ces femmes qui m'aiment comme leur enfant, pleurer de mes larmes, partager ma peine, et, dans leur éloquente admiration, implorer le pardon de la beauté que j'aime, si, par malheur, je l'avais offensée... » Et voilà comme il parlait à Lisette. Elle était la confidente et la dépositaire de cette âme innocente, et Dieu sait si la pauvre enfant se sentait troublée au récit de ces grandes misères dont elle savait toute l'étendue! Encore si elle avait eu le droit de consoler ce jeune homme et de lui dire : « Aimons-nous!... » Son passé la retenait; à ses risques et périls, poussée au désordre par

l'exemple et par les conseils de sa mère elle-même, elle avait connu toutes les aventures de la jeunesse à l'abandon.

Son amour pour son doux compagnon, au départ, était chose légère; elle obéissait sans trop de peine à la nécessité; elle croyait revenir jufte à la bonne heure, et retrouver Benjamin fidèle à la fidélité de Lisette. Alors elle aurait eu le droit de le reprendre, ou tout au moins de le défendre... Hélas! l'infortunée, elle avait perdu, chemin faisant, tous les droits des premiers jours; elle n'était plus qu'une amie, importune aussitôt que le conseil va trop loin. Son admiration même et son enthousiasme intelligent pour les rares qualités de ce grand esprit, servi par un si faible cœur, retenaient Lisette; il lui semblait qu'un pareil homme était de force à se défendre, et qu'un tel génie aurait bientôt deviné l'embûche et pressenti le danger. L'un et l'autre, enfin, en ces moments où la défense était possible encore, ils s'enivraient de poésie. Elle appartenait tout entière à ce drame enchanté dont elle corrigeait, en artifte consommée, en comédienne intelligente, les défauts, l'inexpé-

rience, et jusqu'aux enfantillages. En ces confidences suprêmes, elle avait pris le rôle excellent de la critique, et tantôt par une scène habilement indiquée, et tantôt par une suppression prudente, ou bien en reportant à l'acte suivant telle situation qui devait gagner à ce changement une toute-puissance infinie, elle doublait l'intérêt du drame, elle agrandissait la passion, elle ajoutait à la pitié, à l'intérêt, aux terreurs même, une grâce irrésistible ; et mieux encore, elle rencontrait l'expression sincère et le mot vrai, comme une femme ambitieuse de gloire, élevée à la grande école des belles œuvres, et qui sait parler, dans l'accent poétique, la langue ardente de la passion.

De cette double étude, à l'unisson de deux intelligences si bien faites pour s'entendre, une œuvre exquise et grande allait surgir. Encore un effort, le nouveau drame était trouvé. Victor Hugo lui-même, *un conquérant du sien*, comme on l'a dit de Henri IV, n'arrivait que le second.

X

Après ces longues heures d'une attente ineffable, et quand l'impatience publique était à son comble, il vint enfin, ce jour suprême, le jour de la Saint-Louis. Encore vingt-quatre heures, et nous entendrons frapper les trois coups solennels pour le lever du rideau.

Le malheur voulut qu'après la répétition générale, et le drame étant arrêté en ses moindres détails, le jeune Benjamin vînt à penser que la fête du lendemain amènerait dans la bibliothèque un certain nombre de visiteurs. Même on lui avait annoncé que déjà, dans la principale hôtellerie, *aux Armes de France*, étaient descendus plusieurs acadé-

Digitized by Google

miciens des Académies de Lyon et de Mâcon, et qu'il ferait bien de mettre sous les armes ses plus beaux livres. Il laissa donc partir Lisette et sa compagnie, et, par l'escalier de service, il monta dans la bibliothèque, où toute chose était en ordre. Une main bienveillante avait secoué la poussière des livres les plus apparents, et lavé les glaces de l'armoire en bois de rose, qui contenait, comme en toute bibliothèque, à bon droit fière de ses raretés, les volumes les plus précieux.

Oh! douleur! parmi ces raretés qui devaient rencontrer le regard des amateurs, manquait juſtement la perle de ces tablettes choisies, à savoir : le *Romman de la Rose*. Il n'était pas rentré depuis le jour où madame la marquise l'était venu prendre, et l'avait choisi, un peu sur son titre, et beaucoup sur la beauté de sa reliure. En vain le jeune homme avait résiſté, disant que le prêt d'un pareil livre était contraire à tous les règlements, la dame, en riant, s'était moquée des lois de la bibliothèque. Elle avait prétendu que le *Romman de la Rose* était de son domaine; elle avait fini par l'emporter, disant

— qu'elle le rendrait dans huit jours... Elle ne l'avait pas rendu ; il eſt vrai que Benjamin ne l'avait pas redemandé. Comment y songer, d'ailleurs, dans ces premiers inſtants du roman de leurs mutuelles amours ? Depuis tantôt six mois, c'était la première fois que l'imprudent bibliothécaire eût remarqué ce livre absent.

Il s'en fit un grand reproche, et il comprit l'excès de son amour, en voyant toute son imprudence. Alors, par devoir, par orgueil, et surtout pour ne point déparer cet assemblage, à la fois rare et charmant, de nos vrais poëtes français, il résolut de reprendre à l'inſtant, même au péril de déplaire à sa dame, le livre imprudemment prêté. Il pouvait être, en ce moment, quatre heures de l'après-midi. C'était l'heure où Circé, après sa toilette du matin, se reposait, attendant sa toilette de la soirée. Il savait donc par où passer, sans déranger la dame, et comment on frappait pour dire à la Fanchon :

— C'eſt un ami, ce n'eſt pas un importun !

Fanchon vint ouvrir, et si le jeune homme eût été dans son calme ordinaire, un coup

d'œil lui eût suffi pour comprendre qu'il arrivait mal à propos.

— Fanchon, dit-il, on dirait que tu veux me faire un rempart de ton corps. Laisse-moi entrer céans; tu sais bien, ce beau livre que j'ai prêté à ta maîtresse? Elle a négligé de me le rendre, et j'en ai besoin pour demain! Laisse-moi passer, je te prie; il doit être sur quelque table du petit salon, où je l'ai vu il n'y a pas longtemps. Je sais qu'elle repose en ce moment; mais sois tranquille, elle ne m'entendra pas.

Cependant, l'honnête et brave Fanchon, un bras sur la serrure et l'autre bras sur le battant de la porte, hésitait et pâlissait. Un grand combat s'agitait au fond de son âme.

— Eh bien! dit-elle enfin, c'eſt décidé; entrez, monsieur Benjamin, entrez donc, cherchez votre livre, et n'oubliez pas de m'inviter à votre comédie; il eſt probable que je ne serai plus ici demain.

Il entra donc. Il savait tous les détours de cette demeure, il les avait parcourus si souvent! On eût dit que les portes obéissaient, et sur leurs gonds silencieux tournaient d'elles-

Digitized by Google

mêmes à son aspect. Ces beaux appartements étaient remplis des plus belles fleurs, comme aux plus belles heures de ses briêves et chères amours, quand il était attendu par la dame avec tant de ravissements.

— Voilà bien le bouquet de violettes, fraîchement cueilli, qu'elle aimait à respirer! Voilà bien, dans le petit salon, la causeuse où elle était assise, et le coussin sur lequel reposait son pied d'enfant!... Ses gants, son mouchoir, son éventail, son flacon étaient à leur place accoutumée... On dirait qu'elle va venir; on dirait qu'elle m'attend, pensait Benjamin; encore dix minutes, elle viendra s'asseoir à cette place, et se regarder à ce miroir : — Elle arrangera, de sa main charmante, les plis de sa robe aux longs plis. J'arrive, elle me dit : « C'est bien heureux, vous voilà! Vous a-t-on vu venir? Asseyez-vous sur ce fauteuil, là-bas, près du piano, et demandez-moi de mes nouvelles? » Puis, me voyant triste, elle va sourire: « Il est vrai, dira-t-elle, que la préfecture est un désert; rien n'y passe; approchez-vous... » Au bout de cinq minutes j'étais assis près d'elle, à cette place, et je la contemplais tout

8.

à mon aise. Elle avait un regard bleu comme le ciel, noir comme l'érèbe. Elle disait si gentiment : « Je m'ennuie! Ah! mon chérubin, que je m'ennuie! » Et ses dents brillaient dans un sourire. O mon Dieu, eſt-ce possible, eſt-ce vrai? Suis-je, en effet, le jouet d'un songe, ai-je donc rêvé tout cela?

Songeant ainsi, parlant ainsi, il allait, il venait, il portait à ses lèvres le petit coussin, il s'enivrait du parfum de ces gants qu'elle n'avait pas portés.

— Elle eſt là, reprenait-il en désignant une porte dans la muraille, elle eſt là qui se repose et qui n'attend plus personne. Ah! ma vie!... Ah! si j'osais! Mais non, non; encore un jour; demain, demain, si je suis vraiment un poëte, et si ce regard terrible et charmant se pose encore une fois sur mon front.

Il remit toute chose à sa place, et par la porte opposée à la porte du boudoir, il entra dans le petit salon de la marquise. Elle appelait cette sàlle un fouillis; elle n'y laissait entrer personne. Une ou deux fois seulement Benjamin, curieux de tout voir, avait pénétré dans ce myſtère, et, par crainte, il en était

Digitized by Google

sorti bien vite. Une grande confusion régnait en ce lieu sans recherche et sans façon. Des lettres, des papiers, des journaux, des romans; les *Mystères du château d'Udolphe* et le *Confessionnal des Pénitents noirs*, les *Petits émigrés* de madame de Genlis, le *Voyage à Coblentz du roi Louis XVIII*, les *Veillées du château*, *Corinne*... A peine si les premiers feuillets de *Corinne* étaient coupés d'une main négligente! Il était évident que madame la marquise ne touchait pas aux grandes œuvres. Enfin, dans une corbeille, au milieu des chiffons, le jeune bibliothécaire retrouva le *Romman de la Rose :* les deux coins brisés attestaient une grande négligence.

Hélas! le malheureux livre! il avait traversé sans encombre une vingtaine de révolutions; il avait vu mourir et renaître la maison de Bourbon; il avait échappé à tant de meurtres, à tant d'orages, à la spoliation, au parapet du Pont-Neuf, à toutes les souillures de la rue, au ver qui laboure et mord... Eh bien! avec aussi peu de façon que si ce livre était un homme... et sous les mains élégantes d'une si rare et charmante lectrice, le cher et doux

poëme était déshonoré! Il avait perdu toute sa grâce au contact de cette beauté.

— Le malheureux! se disait Benjamin, lui et moi nous avons couru la même fortune et subi la même disgrâce! Il avait pourtant de si belles choses à raconter à sa souveraine! Ah! mon livre! il sera bien difficile, en effet, de te rendre à ta beauté première, et jamais je n'oserai te montrer demain à nos savants visiteurs.

Comme il était à se plaindre en son patois, tant il était habile à donner la vie aux choses même inanimées, il entendit, par la porte entr'ouverte, que la marquise entrait dans son salon, et tout de suite il se sentit pris d'une épouvante ineffable. Ah! c'était bien son même pas leste et léger; c'était bien le craquement de son soulier neuf; il reconnaissait le frou-frou de cette robe, où le ruban se marie à la gaze; il était pâle... il brûlait.

— O mon Dieu! la voilà qui s'est assise à sa place accoutumée; elle a posé son pied sur le satin à ses armes, et relevé son jupon juste à la cheville. Elle met ses gants; elle prend son flacon... Si c'était moi qu'elle attendait!

Digitized by Google

Et comme il s'élançait pour la surprendre et se profterner devant elle en criant : « Grâce et pitié! » voici venir, dans son bel uniforme, éclatant et paré comme un prince du sang royal de France, le baron de Terre-Noire...

— Ah! c'eft vous, baron! Prenez garde, on vous aura vu venir! Asseyez-vous là-bas, loin de moi...

Bref, tout le cérémonial accoutumé... Circé tout entière. Oui, mais cette fois l'amoureux ne tenait guère à la dame; il était intrépide : il avait couru toutes les aventures, il savait parler un fier langage à cette éclatante marquise, il riait de ses soupirs, il se moquait de ses alarmes, et quand elle disait : « Je m'ennuie!... » il riait. Parfois même il lui disait :

— Que veux-tu, marquise?

Il n'était pas fâché de la mettre en colère. Il se louait de ses injures, il se moquait de ses caprices; et quand la lionne avait bien tourné, rugissante, en son cercle accoutumé, M. le lieutenant :

— Parlons sérieusement, marquise, disait-il,

qu'avez-vous fait ce matin, que faisons-nous ce soir?

Elle, alors, docile à la demande, elle faisait la réponse. Il la dominait, il était le maître, il commandait.

Mais aussi qu'il était gai, rare et charmant! Comme il savait parler agréablement de toute chose, et pas un inſtant d'ennui, de langueur, de poésie avec ce brillant jeune homme. Il avait des mots, des réponses, des quolibets, des reparties, des leçons, des chansons à n'en pas finir.

Sa flatterie était à la fois insolente, exquise; elle irritait et charmait la dame. On voyait parfois que, si elle eût osé, elle l'eût fait jeter par la fenêtre, à condition de s'y jeter après lui. Lorsqu'elle fut lasse enfin de ce jeu terrible, où elle n'était pas la plus forte, elle reprit de sa voix naturelle :

— Allons, baron, je suis trop bonne de vous suivre en tous ces détours; parlons simplement, voulez-vous? Où donc en êtes-vous de la comédie? eſt-ce, en effet, si beau que vous le dites? Faudra-t-il rire ou pleurer? Quant à moi, je ferai tout ce que vous me

commanderez de faire! ou Talma, ou Brunet, choisissez!

— Talma, Talma, madame; et jamais, que je sache, il n'a rencontré de plus beau rôle. On donnerait Arnauld, Ducis, Baour-Lormian, et, par-dessus le marché, Luce de Lancival pour un seul vers de cette adorable tragédie. Ah! le vrai poëte et le charmant amoureux, ce pauvre Benjamin! Comme il faut qu'il vous aime, ou qu'il vous ait aimée, ô belle marquise! pour avoir rencontré, cet innocent, dans son âme ignorante et dans son jeune cœur, des plaintes si touchantes qu'elles rendraient les rochers sensibles! Tenez, marquise, il faut que vous n'ayez point d'âme et fort peu d'esprit pour torturer cet enfant comme vous faites! Comment donc, il eſt un génie, il eſt un ange, il eſt le fils adoptif de toute une cité, et vous lui faites subir les plus cruelles tortures?

Il disait cela très-bien, d'une voix très-nette, avec un certain reſte de déclamation, et la marquise eut beau rire ou se fâcher, il maintint son dire :

— Oui, marquise, et voilà votre hiſtoire

Digitized by Google

avec ce pauvre enfant, qui m'a cédé son prix d'honneur. D'abord vous l'avez vu, il ne vous a pas vue; il se tenait en repos, dans ses livres, et vous l'avez appelé. Comment vous avez fait pour le guérir de cette ingénuité qui n'avait pas sa pareille... il n'y a que lui qui pourrait le dire, il ne le dira pas. Bientôt sa timidité vous a lassée, ou bien son amour vous a fait peur.

Il peut se faire aussi, car, vous autres femmes, vous êtes si mal apprises, que l'on vous ait fait honte d'aimer le fils d'un artisan! Puis je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, comme un nouveau Jules César, et vous, désœuvrée ou sans pitié, vous avez chassé ce pauvre innocent! Lui, cependant, sans se plaindre, il obéit au caprice de madame, il se fait humble et petit; il va longeant la muraille, il rougirait d'être importun; et savez-vous comment il se console?

Il fait un chef-d'œuvre! Il vous le dédie, il le jouera demain pour vous seule, et cependant, l'idiot qu'il eſt, il ne voit pas, à ses côtés, marchant dans sa lumière et participant à ses moindres inspirations, une jeune fille,

une femme admirable entre toutes, une splendide artiſte, une amie! Elle ne voit que ce jeune homme ici-bas; elle n'a pas d'autre pensée et d'autre espérance. Elle l'admire, elle l'honore, et dans le fond de l'âme, elle le pleure; il n'y a rien de plus touchant que ces deux êtres complétés l'un par l'autre, et qui ne se doutent pas à quel point ils sont le frère et la sœur. Quoi donc! vous pâlissez marquise! Auriez-vous, par hasard, une larme au récit de ces infortunes que vous avez causées? Ça vous compterait au lit de mort, et je vous en ferais mes meilleurs compliments!

Mais il parlait dans le vide, il prêchait dans le désert; puis, revenant tout à coup à sa nature première, il se regardait dans la glace, il riait à belles dents, il chantait une ancienne version traduite au collége par le petit Benjamin :

« Je veux dire les Atrides, je veux chanter Cadmus; mais les cordes du luth ne résonnent qu'amour.

« Naguère, cordes et lyre, j'ai tout changé, et moi d'entonner les travaux d'Hercule... et la lyre de répondre : Amour.

Digitized by Google

« Bonsoir nous refte à vous dire, héros; la lyre ne veut chanter qu'amour (1). »

— La la ! ne vous attriftez pas, marquise; un brin de vérité n'eft pas coutume, et puis je serais un ingrat de vous faire la guerre à mes frais, et de me battre en champ clos pour l'honneur et le bonheur de mon rival ! Cependant, je vous connais, vous aimez avant tout la gloire et le bruit; croyez-moi, pas plus tard que demain, vienne le dernier acte, et vous jetterez vous-même, en pleurant, à ce malheureux petit Benjamin de rien du tout, les fleurs de votre corsage et peut-être le peu qui refte de votre cœur !

Voilà comme il parlait de vive et sincère éloquence... Elle répondit en demandant son ombrelle, et descendit au jardin, où le jeune officier la suivit.

Avertie par ce silence, accourut la grande Fanchon, et, trouvant le jeune homme accablé, sans regard, sans voix, sans une plainte et sans une larme : — Ah ! mon Dieu, qu'ai-je fait? dit-elle. Merci de moi, tout eft perdu !

(1) *Anacréon*, traduit par Jean Larocque.

Pauvre enfant, je voulais te guérir! Mais parle-moi donc, écoute-moi, regarde-moi, Benjamin! Elle l'embrassait, elle pleurait. Une de ses larmes, en tombant sur ces lèvres décolorées, y laissa tant d'amertume, que l'enfant revint à lui-même.

Il sortit pâle et tremblant de cette maison funeſte, et le *Romman de la Rose* étant remis en place, il revint dans la maison de son père. Il s'efforçait de sourire... Lisette, à ce sourire, comprit qu'il venait de perdre à jamais l'espérance et la consolation.

Le matin même de ce jour funeſte, des mariniers avaient apporté dans la ville une assez mauvaise nouvelle. Ils avaient été arrêtés, la veille, à deux lieues de là, en plein fleuve, par une invasion de sable mouvant, mais, comme un pareil accident avait souvent signalé ce côté dangereux de la rivière, les bateliers avaient espéré que, pendant la nuit, le flot plus vif dissiperait ces montagnes de sable. Hélas! vaine espérance, le flot avait été le moins fort; l'ensablement avait chassé de son lit le fleuve enfin vaincu. L'eau était bien plus loin, inondant la campagne, et pour long-

temps, pour toujours peut-être, la libre navigation était interrompue. Un filet d'eau avait remplacé le fleuve actif et profond; déjà chacun se lamentait sur ses bords désolés.

Celui-ci pleurait son commerce interrompu; celui-là trouvait, au bout de son jardin, son petit havre ensablé; la barque avait disparu sous la montagne, à peine on distinguait l'emplacement de la prairie; le saule, hier encore, heureux de se mirer au bord de la claire fontaine, menaçait de se dessécher sur le lieu même qu'il couvrait de son ombre fraîche et charmante. Plus de campagne au loin verdoyante. En toute hâte, le berger a rappelé son troupeau. Le fleuve, oublieux de son vaste sentier, a porté à deux lieues de là ses eaux troublées. Un désordre immense a remplacé la fécondité de ces beaux rivages. Les anciens du pays disaient : Tout est perdu ! Les fermiers d'alentour cherchaient en vain dans leurs puits taris l'onde accoutumée.

Hélas ! quelle ruine et quelle misère ! Enfin les savants se racontaient les histoires de l'Égypte et de ses lacs desséchés qui faisaient périr les fruits et les hommes, les marécages

ayant remplacé l'eau courante, et la fange étouffant le flot laborieux. — Nous aurons quelque jour, disait un ancien, ces *barathres*, où l'on ne peut ni marcher ni naviguer, dont il eſt parlé dans les livres de Diodore de Sicile... Plus d'une femme à ce mot « barathres » était tentée de faire le signe de la croix.

Mais le lendemain, M. le préfet, qui ne doutait de rien, étant allé en personne avec messieurs les ingénieurs du département, pour visiter le fleuve ensablé, s'en revint tout joyeux à la ville, en disant : « Ce n'eſt rien, un simple barrage aura bientôt ramené les eaux et chassé les sables ; il ne s'agit que d'attendre une vingtaine de jours. » A ces paroles, tombées de si haut, la ville s'était apaisée. Elle n'était guère laborieuse, encore moins prévoyante, et d'ailleurs, comment s'imaginer que, tout d'un coup, une si grande rivière abandonnera les sentiers dans lesquels elle a couru depuis plus d'un siècle ? — Attendons, disaient les uns. — Mais, disaient les autres, vous ne savez pas qu'autrefois la rivière a baigné les murs de notre cité, et qu'à notre

Digitized by Google

grand préjudice, elle eſt allée à deux lieues d'ici ?

Ceux qui ne tenaient à rien, les cosmopolites qui n'ont rien à perdre : — Au fait, disaient-ils, que nous importe, et qui nous empêchera d'aller vivre un peu plus loin ?

Le soir même, Lisette et Benjamin, sur le pas de leur porte, écoutaient toutes ces rumeurs, sans mot dire. Ils rêvaient à ces malheurs ; ils songeaient aux menaces de l'heure présente.

— Benjamin, lui dit-elle enfin, comment vas-tu ? N'es-tu point malade, et pourrais-tu me dire, à moi seule, d'où nous vient le malheur qui nous frappe, et cet isolement dans lequel nous allons nous trouver, les uns les autres, si nous perdons le service et la protection de notre fleuve bien-aimé ?

Et comme à ces mots, Benjamin la regardait, très-étonné, et semblait lui demander l'explication de ce myſtère :

— Hélas ! reprit Lisette, il n'y a rien de bien étonnant dans ma queſtion. Un grand malheur frappe en ce moment ta ville natale, et comme on sait, Benjamin, que tu réponds,

sur ta tête, de toutes nos prospérités, nous en tirons cette conclusion, qu'à l'heure où nous sommes, et menacés de ces sables qui s'avancent, tu cours, toi-même, un grand danger. Tu le sais, si tu vas bien, pour nous, tout va bien! Au contraire, un brin de fièvre aux veines de Benjamin, toute la ville eſt malade. Allons, courage, et confie à ma tendresse le secret qui te pèse. On a vu des larmes dans tes yeux; de gros soupirs s'échappent de ton cœur; tu nous es revenu avant-hier si triſte et si découragé! Es-tu malheureux? Dis-nous ton chagrin, que nous te consolions.

La ville entière a souci d'un pli à ton front, d'une peine en ton âme. Ah! mon fils, si tu voulais bel et bien sourire, avant qu'il soit vingt-quatre heures, les bateaux arrêtés là-bas nous apporteraient, comme avant-hier, les fruits et les fleurs, le vin des coteaux, les épis de la plaine, et nous entendrions les jeunes mariniers nous chanter leurs plus vives chansons.

Au discours de Lisette, on eût vu Benjamin s'efforcer de sourire. O triſte et vain effort! Un ami s'y serait laissé prendre; une amie,

une Lisette n'en fut pas dupe un seul inftant. Sous le coup de cette préoccupation presque unanime, elle voulut retarder la représentation annoncée pour le jour de la Saint-Louis, disant qu'il était malséant de se réjouir, avant qu'on ne sût au jufte si messieurs les ingénieurs accompliraient leurs promesses...

Il ne voulut rien entendre; il répondit que les caprices d'un torrent, qui va, sans boussole et sans nord, ne suffisaient point à retarder sa tragédie. A toute force, il voulait enfin savoir s'il était un vrai poëte. Il ne disait point les jalousies et les tendresses de son cœur; il ne disait point sa suprême espérance, et que sa chère maîtresse, en voyant l'auréole à son front, lui reviendrait tendre et reconnaissante. Au fait, que l'eau s'arrête, et que le sable, en monceaux, envahisse au loin les plus gras pâturages, ceci n'eft qu'un simple accident; mais renoncer à sa tentative immortelle, abandonner ce projet si longuement conçu, ce bonheur rêvé si longtemps... Voilà la chose impossible!

— Tu ne voudrais pas, ma chère Lisette, arracher le dernier espoir de mon cœur? Non,

non, une heure encore d'un pareil supplice, et j'en mourrais!

Sur quoi, Lisette, avec le courage et la vertueuse obſtination d'un noble cœur :

— Tu le veux? disait-elle, eh bien, je suis prête, et soit faite la volonté de Benjamin!

Alors ils se reprenaient de plus belle à répéter ce grand drame, à préparer les fêtes de ce grand jour. Le même jour ramenant la fête de la marquise et la fête du roi, ce fut à qui montrerait le plus de zèle et d'empressement.

On dressait le théâtre; on brossait les toiles; on taillait en plein drap pour les costumes, et là-bas le fleuve oublié s'en allait à la débandade, à travers des sentiers inconnus. Plus l'heure approchait, plus le jeune poëte, négligent de la terre et des révolutions d'ici-bas, semblait grandir. Son front respirait l'enthousiasme. Un feu nouveau brillait dans ses grands yeux, qui disaient toutes choses; il avait parfois dix coudées, la taille des héros d'Homère, et Lisette, à son tour, obéissante à la poésie et négligente de tous les malheurs qu'elle avait entrevus un inſtant, ne songeait

Digitized by Google

plus qu'à se montrer au niveau de la tâche entreprise.

Elle aimait la comédie ; elle s'était fait du théâtre une seconde patrie ; elle avait compris, la première et la seule, à quelle hauteur atteindraient les passions que contenaient ces quatre actes : esprit d'aventures et de plaisir, insouciance et gaieté, tous les bonheurs et toutes les tristesses de l'amour ; et quand le jeune homme, inspiré de toutes les tempêtes qui étaient en lui, se faisait l'interprète éloquent et convaincu de sa propre et vaillante poésie, elle se demandait, inquiète et charmée, si jamais elle irait à ce troisième ciel... Elle avait un rôle âpre, ardent, plein de grâce, de pitié, de génie et de retours sur soi-même. Bien qu'elle eût joué naguère tous les grands rôles, qu'elle eût été la Pauline et la Chimène, et qu'elle eût palpité dans les bras du grand Corneille, elle doutait d'elle-même, à côté du jeune homme.

— Non, se disait-elle, jamais mon expérience ne luttera contre la sublime ignorance que voici... Voilà comment elle fut prise, à son tour, par ces prestiges, voilà comme elle

oublia toute prudence et qu'elle fut tout entière à son rôle, à son héros, à sa passion.

Quand la pièce, enfin, ne présenta plus d'obſtacles, et les rôles étant bien appris, elle s'inquiéta du coſtume des comédiens, et surtout des deux coſtumes principaux, celui de Benjamin, qui représentait un chevalier du temps de Louis XIII, et celui de la jeune amoureuse... Une amoureuse de vingt ans, sur le patron de mademoiselle de la Fayette et des jeunes beautés que célébraient les Malleville et les Gombault dans leurs chansons. Elle avait taillé, dans un velours noir, le manteau et l'habit du jeune homme. Elle avait relevé sa toque, ornée d'un plumet noir et d'une agrafe en diamants.

Elle s'était réservé, pour elle-même, une robe en satin blanc, relevée de pasquilles d'or. Depuis six semaines déjà, Benjamin laissait pousser ses mouſtaches, et sa *royale* à la Henri IV.

— Ah! que tu seras beau! lui disait-elle.

Et quand il demandait à voir son coſtume :

— Attendons le grand jour, monseigneur; je veux vous parer de ma main royale et

vous en laisser la surprise... à vous-même...

Il riait, mais ce n'était pas d'un bon rire. Elle, alors, se prenait à soupirer.

Il vint enfin, ce grand jour qui devait décider de cette aimable et jeune destinée; il vint, superbe et glorieux, et commença par un solennel *Te Deum!* La marquise, au bras du magnifique préfet, son premier esclave, semblait une souveraine; un seul de ses regards vous tirait de la foule, un seul de ses mépris vous eût plongé dans l'abîme. Elle amenait à sa suite les officiers, les magistrats, les dames de la ville, mais on eût dit qu'elle ne connaissait personne; elle appartenait tout entière à la majesté de l'heure présente. Une seule fois, elle retourna la tête pour chercher quelqu'un dans la foule.

— O bonheur! se disait Benjamin, c'est moi qu'elle appelle...

A peine si elle entrevit le jeune homme; et ses yeux demi-clos s'arrêtèrent sur le bel officier, qui s'inclina jusqu'à terre pour bien indiquer aux curieux qu'à lui seul s'adressait l'honneur de ce regard. — « Malheureux que je suis! pensa Benjamin, c'est vraiment lui

qu'elle aime... » Il s'arrêta dans une chapelle latérale, et lui seul, sans doute, il se mit à prier d'une fervente prière. En ce recueillement suprême, il revit tous les bonheurs de son enfance; en même temps il comprit toute sa misère. Ah! pauvre être! Il se sentait perdu. Son arrêt fut prononcé dans le fond de son âme. Irrévocablement, il se condamna lui-même à mourir.

C'eſt pourquoi, sa décision étant prise, il revint tout de suite à sa simplicité première; il ne fut ni gai ni triſte, et marcha très-simplement, songeant à bien jouer son rôle, et surtout à bien mourir. Lisette, qui le suivait d'un regard attentif, le voyant redevenu si calme et tout rasséréné, reprit confiance; elle ne douta plus de la guérison de cette âme en peine : il y a tant de consolation dans la poésie; on a tant d'espérance et de confiance à vingt ans!

Le soir venu, la ville entière se précipita dans la grande salle *des États*, où le théâtre était dressé. Le rideau représentait une coupe, un poignard, une couronne, un masque et les bandelettes sacrées de l'ancienne tragédie. Au

parterre, et debout, se tenaient les bourgeois de la ville et les hommes les plus diſtingués, ceux-ci par leurs études, ceux-là par leur bon goût, qui faisaient loi en toutes les choses lettrées; à l'orcheſtre, étaient assis les magiſtrats, les officiers, les dames, le beau monde enfin.

Le père et la mère du petit Benjamin avaient un siége à part, non loin de la grande Fanchon. Dans une belle loge, à l'avant-scène, du *côté-jardin*, madame la marquise était attendue et se faisait attendre. On avait réservé, de l'autre côté, *le banc du roi*, pour M. le préfet, pour le général et les personnages les plus considérables de la cité. Et lorsqu'enfin chacun fut à sa place, et que madame la marquise eut salué son peuple, alors la toile, en se levant découvrit un vaſte espace : une place, un palais, une fenêtre à balcon, des maisons et des rues, toute une splendeur. Le parterre, émerveillé, battit des mains.

Certes, en ce moment, je ne saurais vous raconter les merveilles du nouveau drame et les palpitations de ce public si peu fait à ces nouveautés étranges; il comprenait confusé-

Digitized by Google

ment que toute une révolution allait s'accomplir sous ses yeux; on le sentait attentif, sympathique et plein de bon vouloir. Ami des siècles passés, il se disait tout bas que l'art moderne était le bienvenu.

« Laissez parler ce jeune homme! écoutez ce jeune homme! » Voilà ce que disaient ces lèvres entr'ouvertes, ces regards émerveillés; et quand le héros, Benjamin, poëte et comédien de son œuvre, arriva dans ce coftume de prince inconnu, l'épée au côté, la plaque au manteau, son front superbe rehaussé de l'éclat du diamant, il y eut comme un murmure indicible : on admirait sans réserve, et les jeunes femmes et les jeunes filles ne se gênaient point pour l'applaudir. Il refta plusieurs minutes immobile et silencieux, le front dans le nuage, sans regarder personne, et tout entier à ses visions.

L'inftant d'après, quand il fit entendre à l'auditoire attentif des paroles inconnues, des paroles d'amour, d'héroïsme et de passion; quand les échos naïfs de ce théâtre éphémère retentirent des plus beaux vers d'une poésie étincelante de toutes les beautés de la jeu-

nesse, ah! plainte ineffable, ah! douleur sans limites! On n'entendit que ce jeune homme, on ne vit que ce jeune homme. A peine eut-il récité son monologue à l'Elvire idéale, il n'y eut plus, dans toute la salle qu'une seule âme, un seul transport. La marquise, immobile et raide, en sa feinte dignité, résistait seule à cette intime palpitation.

Sitôt que la duègne, en corps de jupe cousu de jais, à la mode d'Isabelle la Catholique, fut venue dire à notre amoureux que sa maîtresse était absente et qu'il ne la verrait pas ce soir; quand l'autre amoureux, le rival, couvert d'un manteau sombre et d'un feutre en galon d'or, fut entré par la fenêtre à la façon d'un conquérant, et que le vieillard, gardien de cette maison, gardien terrible, et semblable à don Diègue, eut chassé les deux amoureux, chacun des spectateurs disait : « C'est dommage ! » et faisait des vœux pour le don Juan qui parlait si bien. Déjà les dames émerveillées s'inquiétaient tout bas de l'amoureuse et se demandaient si vraiment l'amoureuse attendue avec ces vifs transports serait assez belle et charmante pour mériter ce bel

amoureux. Alors apparut la Chimène, à savoir Lisette, en sa grande parure, et dans tout l'éclat de ses vingt ans.

Elle avait, nous l'avons dit, sur tous ses compagnons de comédie, un avantage : elle était comédienne; elle avait joué la comédie; elle portait le coftume à merveille; avec un beau gefte, elle dominait cette assemblée où se mêlaient des curiosités si diverses. — Son rôle était superbe; elle aimait, d'une passion contenue, un jeune homme, un proscrit; elle venait le chercher dans l'ombre, et sitôt qu'elle l'entend venir, la voilà rassurée. Elle eft reine, elle commande, il obéit. Désormais, il eft aimé, il peut mourir.

Et toujours la lutte énergique entre la passion et le devoir; ces deux jeunes gens, complétés l'un par l'autre, étaient les plus beaux et les plus touchants du monde. Elle portait un collier de perles, et, sur sa tête, une couronne de duchesse. Ah! le doux rire! et si l'autre arrivait, le rival, le seigneur, qu'elle était dédaigneuse et violente!

Eh bien! pendant tout le second acte, au milieu de la louange unanime, la marquise

résista à l'héroïsme, au courage, comme elle avait résisté à la tristesse du héros. Pas un pli de son visage, et pas un mouvement de ses lèvres! Rien qui vînt de cette âme de fer!

Cependant autour d'elle éclataient les applaudissements, les adorations. Les femmes pleuraient déjà sur les malheurs à venir. Pas un homme, ici présent, qui ne se fût jeté aux pieds de la comédienne et qui n'eût relevé son éventail.

Mais enfin, au troisième acte, à l'instant funeste et charmant où les deux amants se rencontrent, quand la jeune dame et le beau ténébreux se racontent à voix basse (ô les belles voix sonores et touchantes!) tous les ravissements de l'amour; lorsqu'à son tour il comprend qu'il est aimé d'elle, et qu'elle avoue, en lui tendant ses belles mains, tous les transports de la plus vive tendresse, en ce moment disparaissaient le drame et la fiction; loin d'ici la fantaisie et l'imitation! C'était bien là, sous les yeux de la foule attendrie, heureux et radieux de leur extase, un amoureux, une amoureuse. Ils ne jouaient plus une comédie, ils montaient triomphalement jus-

qu'à l'extase, chaque auditeur saluant de ses larmes tant d'éloquence et de génie.

Ah ! cette fois enfin, la marquise entendit une voix de son âme, un inſtant réveillée, qui lui disait :

— Misérable ! et voilà donc l'amour que tu as méconnu ! Ce jeune homme était à tes pieds ; il t'avait donné sa beauté, son génie et tout lui-même ; il ne vivait que par toi... pour toi, pour toi seule, et tu l'as chassé comme un coupable, et tu n'as pas compris qu'il t'aurait faite immortelle ! Et maintenant le voilà, sous tes yeux, aux pieds d'une autre femme, adorant, adoré ; le voilà sous les yeux de toute une cité qui va te maudire, et qui redira ses louanges jusqu'à la fin des siècles !

Telles étaient les pensées, tels étaient les regrets de cette femme ambitieuse et sans cœur. Elle comprenait enfin la jalousie et l'envie. O misère ! être jalouse d'une Lisette ! Envier cette artisane ! Elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'un rêve, et, que dis-je? en cachant ses larmes... elle pleurait !

La toile était baissée, l'on était au dernier entr'acte, et les spectateurs, non moins que

les comédiens, voulant se reposer un inſtant avant le dénoûment de ce drame enchanté, Lisette et Benjamin furent s'asseoir sur un banc de bois qui représentait un banc de gazon. En ce moment Lisette dit à Benjamin, en lui tenant les mains :

— Eh bien ! que dites-vous de cela, mon poëte? Et maintenant, douterez-vous de votre autorité sur les âmes qui vous écoutent? Les avez-vous entendus frémir? avez-vous compté les belles larmes de toutes ces jeunesses, et comprenez-vous maintenant que vous soyez un véritable enchanteur? O maître! ô génie! Enfant de Corneille, enfant de Shakspeare! Et songe, ô victorieux, que tu appartenais naguère à cette femme, et que tu obéissais à sa fantaisie! Allons! haut la tête, et laissons parler notre orgueil! Laisse au milieu de ses galants cette marquise de malheur, et viens-t'en vivre à Paris, régner à Paris, remplir la grande scène, interroger mademoiselle Mars et commander à Talma. Fi de la petite intrigue et des amours de province! Allons, sois homme et promets-moi de vivre!

Et comme il reſtait immobile :

— Ah ! malheureux ingrat ! je t'ai bien compris, tu veux mourir.

Lui, cependant, se sentait pénétré de ces douces paroles. A son insu, il était envahi par l'irrésiſtible attrait de l'héroïne qu'il avait rêvée. Elle était donc là, si près de son cœur, charmante et vivante, objet réel de ses rêves, de sa fantaisie et de ses jeunes amours ! Peu à peu le bandeau tombait de ses yeux, le chagrin sortait de son âme !... Il oubliait Circé pour ne songer qu'à Galathée.

— Hélas ! disait-il, ma chère Lisette, ai-je été malheureux loin de toi ! T'ai-je assez pleurée ; et maintenant ne me dis rien, je ne veux pas savoir ce que tu es devenue. O ma chère gardienne ! allons, rassure-toi, je t'aime et j'oublie. Aimons-nous ! Marche, et je vais à ta suite. O quel bonheur de marcher tous les deux dans les sentiers divins que tu viens de m'ouvrir, ta main dans ma main, sans reproche et sans peur ; toi, récitant les vers que je veux faire, et jouant les drames que je sais inventer !

Il parlait ainsi, puis, se penchant sur ses mains adorées, il les portait à ses lèvres ;

Digitized by Google

non, certes, il ne voulait plus mourir.

Un misérable incident vint changer toute cette joie en deuil éternel; tout ce bruit en silence, en oubli ce rare et merveilleux talent.

La marquise, accoudée au-devant de sa loge et le rideau fermant très-mal, avait vu l'amoureuse et l'amoureux s'asseoir sur le même banc. Bien plus, elle avaït prêté une oreille attentive et jalouse à ces belles paroles, ce qu'elle n'avait point entendu, elle l'avait deviné. En ce moment, sa jalousie et sa douleur furent à leur comble : elle cherchait une vengeance... elle n'en trouvait pas, tant elle comprenait que ce jeune homme échappait à la toute-puissance de sa beauté. Ce fut alors que M. le comte de Terre-Noire, un grand attentif de la marquise, imagina de faire à ces deux jeunes gens ce qui s'appelait une bonne farce.

— Ils ont oublié, disait-il à la dame, le monde entier; il n'y a plus, vous le voyez, de comédienne en ce moment, et il n'y a plus de comédien : il n'y a que deux amoureux qui se racontent leurs petites passions en plein théâtre, et qui ne voient même pas leur père et leur mère qui peut-être ne seront pas fâ-

chés de ce mariage improvisé. Laissez-moi donc faire, marquise, et vous verrez si la comédie et les comédiens résifteront à une scène de ma façon.

Puis, sans s'expliquer davantage, il entrait sur le théâtre par la petite porte, et soudain, d'une main ferme, il tirait le rideau... Confusion des confusions ! Chacun fut surpris au théâtre, au parterre, et déjà les rires allaient commencer, quand la présence d'esprit de Lisette et le sang-froid de Benjamin leur vinrent en aide un inftant... L'inftant d'après, tout fut perdu.

La toile à peine levée, la comédienne impassible reprit son rôle :

Ce bruit me fatiguait! — N'est-ce pas, cher seigneur,
Que toute cette joie étourdit le bonheur?

Et doucement averti par la pression de cette main charmante, et comprenant le danger qu'il venait de courir, il reprit :

Tu dis vrai. Le bonheur, amie, est chose grave :
Il veut des cœurs de bronze et lentement s'y grave.
Le plaisir l'effarouche en lui jetant des fleurs;
Son sourire eft moins près du rire que des pleurs!

Digitized by Google

Voilà comment fut déjoué le complot du comte et de la marquise. Aux premières paroles des deux amoureux, le parterre, qui devait rire, écouta de plus belle, et le drame continua jusqu'au moment funefte où les deux amants sont surpris par le mari que la jeune fille épousait forcément, à la dernière scène du troisième acte. Alors, ô vengeance! ô malheur! le jeune amoureux, défié par son rival, lui présentait deux épées, et le duel commençait, implacable. Il était tout nouveau, ce duel introduit dans le drame; en même temps, il était si logique et commandé par la situation, que jamais intérêt plus réel ne se fit sentir au milieu d'un plus profond silence. On n'a pas oublié, nous l'espérons du moins, que le jeune officier, baron de Terre-Noire, représentait juftement le rival abhorré de dona Inès.

> .....Mais sa taille, son air...
> C'eft don Francasio, général de la mer.

Certes, le jeune officier était superbe et charmant sous les armes; plus d'une fois il avait manqué de mémoire, mais il se promet-

Digitized by Google

tait d'enlever tous les suffrages à la dernière scène, et ce combat singulier était juftement ce qu'il savait le mieux. Les deux jeunes gens l'avait arrangé à l'avance, et dans toutes les règles de l'art, sous les yeux mêmes du maître d'armes de messieurs les lanciers. Il était donc convenu qu'après trois ou quatre passes, le jeune officier porterait à son rival, en pleine poitrine, un coup de seconde, un coup mortel, de façon cependant à lui permettre un suprême adieu à sa jeune maîtresse. Oui; mais sitôt que le jeune poëte sentit dans sa main tremblante la fatale épée, il se souvint alors que ce matin encore il voulait mourir. Ce n'était donc pas un fleuret, mais une épée, qu'il avait mise entre les mains de son rival : s'il eft touché, c'eft la mort. Comment faire et que devenir? S'enfuir devant cet homme armé? C'était renoncer à son drame, à son œuvre, et s'exposer aux huées de ce public enthousiafte et pleurant.

— Non, se dit-il, je ne fuirai pas, mais je me défendrai, je désarmerai mon rival, et d'un mot, je changerai le dénoûment.

Alors le voilà qui se défend comme on fe-

Digitized by Google

rait dans un vrai duel : on l'attaque, il résifte, Cependant, le jeune baron à qui le jeu plaisait, battait le fer comme un maître :

— Il ne veuț donc pas tomber, disait-il, il a donc oublié que c'eft moi qui suis l'insulté, qu'il a séduit mon épouse, et qu'il doit porter le châtiment de ses adultères? Ou bien, c'eft cela, monsieur ne veut pas tomber sous les yeux de madame la marquise, il veut, maintenant, que ce soit moi qui tombe aux yeux de tout le régiment. Oh ! que non pas ! voici déjà mes camarades qui commencent à rire, et qui trouvent que je tarde un peu trop à châtier ce mécréant.

Puis, d'un contre de quarte dégagé, il désarme et frappe au cœur le petit Benjamin.

Celui-ci tombe et pousse un cri déchirant... jamais on n'entendit son pareil, même aux plus beaux jours du célèbre comédien Bocage et de Frédérick Lemaître. Étonné lui-même à l'aspect de ce visage pâle, et du sang qui commençait à rougir la dentelle du pourpoint, le jeune baron interroge le bout de l'épée ; ô malheur ! ce fleuret était une arme

Digitized by Google

mortelle, la pointe était aiguisée, et la fiction devenait une exécrable réalité.

L'infortuné jeune homme, à demi suffoqué par le sang, se traînait aux pieds de sa maîtresse éperdue. Hélas! la malheureuse! elle était tout entière à son rôle, et cependant elle contemplait ce grand artiste en se disant qu'il poussait trop loin l'expression dramatique, la vraisemblance, la pitié, la terreur! En ce moment d'une transe infinie, ineffable, les spectateurs, frémissant d'une indicible épouvante, applaudissaient de toutes leurs forces, pendant que le père et la mère de Benjamin se regardaient, sans mot dire, également prêts à l'admiration la plus vive, à la douleur la plus terrible. Ainsi se mourait le jeune poëte au milieu de l'admiration générale! Il était seul encore dans le secret de cette agonie! Il cherchait en vain à rappeler ses esprits, à consoler sa chère Lisette, à lui expliquer par quelle négligence il mourait de la main très-innocente de son plus ancien condisciple... Oh! mon Dieu, la parole était impuissante! Enfin, il s'affaissa sur lui-même. Alors Lisette, au désespoir, pre-

nant dans ses mains cette tête expirante :

— Ah! malheureux! qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait? disait-elle. A l'aide! au secours! par grâce et pitié, citoyens, secourez le gardien de la cité. Baise-moi, mon enfant! regarde-moi! réponds-moi! Elle pleurait! se lamentait! et de sa main tremblante, elle arrachait ses beaux cheveux!

On ne vit jamais, sur le théâtre athénien, lorsqu'Œdipe ensanglanté renonce à la douce lumière du jour, un spectacle à ce point rempli de curiosité, d'intérêt, de pitié, de terreur.

Elle-même, la marquise en larmes, jeta son bouquet à ces deux malheureux, croyant faire une admirable action.

Digitized by Google

XI

Je vous laisse à penser la douleur universelle, aussitôt que ces braves gens, réunis dans la même admiration, comprirent à quel point de vérité cruelle, impitoyable, était poussée la vérité dramatique. Les uns pleuraient tout bas, les autres se plaignaient tout haut de cette horrible aventure. Il fallut retenir le jeune baron de Terre-Noire, qui voulait se percer de son épée. Hélas ! le poëte vivait encore; on l'étendit sur un brancard de l'Hôtel-Dieu et il fut rapporté dans la maison de son père : Lisette, en grand habit, traversant la foule et la priant de laisser un peu d'espace et d'air au jeune homme expirant.

Lorsqu'enfin on l'eut déposé sur son lit, le chirurgien fit son office. Il declara qu'il y avait peut-être un peu d'espoir. Sur quoi, chacun rentra chez soi, priant Dieu, et se reprochant comme un crime d'avoir assifté à cette œuvre du démon.

La nuit fut assez calme; au point du jour, on leva le premier appareil, et le malade reconnut, par un soupir, son père et sa mère, et Lisette. Il alla de mieux en mieux pendant quatre ou cinq jours; mais le cinquième jour arriva, par le *Moniteur*, une ordonnance du roi qui transportait à trente lieues de la cité, dans une ville abondante en richesses, en peuples, en travail, la préfecture et la cour d'appel. Grande rumeur dans la ville. On voulut, mais en vain, éloigner de Benjamin l'ordonnance qui frappait sa ville natale.

— Ah! dit-il, la prédiction s'accomplit. La ville eft perdue et je vais mourir!

Les hommes de l'art qui vinrent le visiter le même soir s'étonnèrent que le mal eût déjà fait tant de progrès. Le lendemain, cependant, la fièvre était moindre et la ville en fut un peu rassurée.

Digitized by Google

— On le sauvera, disait l'évêque.

Hélas! le soir même, une autre ordonnance du roi déclarait que tous les livres de la Bibliothèque, injuftement retenus dans une ville qui n'était même plus un chef-lieu, seraient rendus aux communautés qui les avaient possédés. Cette fois encore, avec toutes les précautions imaginables, on tenta d'amortir le bruit de cette fatale ordonnance; au milieu de son dernier sommeil, on ne sait par quelle divination, le jeune homme entendit l'arrêt qui le séparait de ces beaux livres qu'il avait tant aimés.

— Les voilà perdus, perdus; je ne les verrai plus! je ne les verrai plus!

En ce moment commença la lente agonie. Il appelait à son secours tous les êtres chéris... Puis, de ses amis, il allait à ses livres, il les revoyait, il les racontait. Un inftant même, il se rappela le *Romman de la rose*, il disait que tous ses maux étaient sortis de ce vieux livre, il pleurait... il mourut dans un sanglot, sur le cœur de Lisette.

Quand il fut mort, la trifte cité qui lui avait donné le jour perdit toute espérance. Elle ne

savait déjà plus le nombre des pertes qu'elle avait faites : elle perdait ses magiſtrats, ses professeurs, son évêché, sa bibliothèque et sa préfecture, et, tout au loin, son fleuve était emporté vers d'autres rivages. Toutes ces douleurs se confondaient dans la commune douleur pour le petit Benjamin.

Le jour même de ses obsèques, à l'inſtant où Circé abandonnait, pour n'y plus revenir, ce vieux palais dans lequel elle avait apporté tant de ravages, sa berline à quatre chevaux rencontra le frêle cercueil sous les fleurs qui le couvraient. L'évêque avait voulu conduire ces funérailles, et que le petit Benjamin s'en allât doucement à son dernier asile, précédé de la croix que lui-même il avait portée au-devant du vénérable pontife.

A la suite du cercueil venaient Lisette et la grande Fanchon, en robe de deuil. Les deux Terre-Noire père et fils, le comte et le baron portaient les deux bouts du drap mortuaire; venaient ensuite le vénérable dom Martinus, le premier maître de Benjamin, et le *vieux brigand de la Loire* que le pauvre enfant avait sauvé et qui pleurait comme un enfant.

En vain la marquise eût voulu échapper à ce douloureux spectacle, elle n'en perdit pas un détail. Elle entendit les prières, elle vit couler les larmes; elle assista, tremblante, à la douloureuse émotion de toute une cité qui perdait sa fortune et sa gloire en un jour.

Sur le tombeau du jeune Benjamin, une main pieuse avait écrit : « Ci-gît la ville et l'enfant... Pleurez sur elle! Priez pour lui! »

Fin

Paris. — Imp. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

Digitized by Google

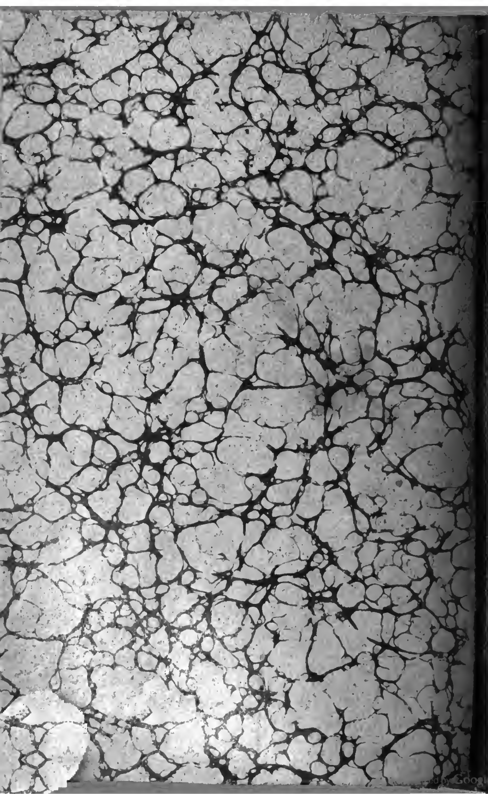


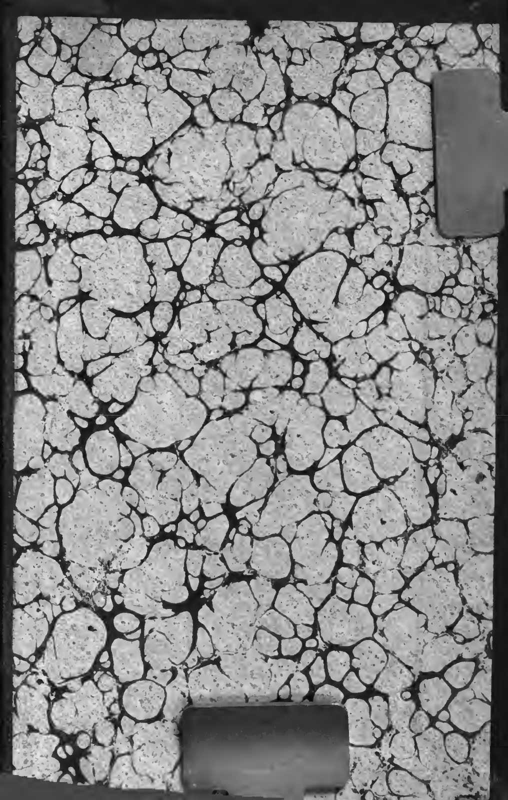
23190

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





BIBL

Digitized by Google